1383 e 27.
Bazin, Abbé, pseud.
K

LA DÉFENSE DE MON ONCLE.

A LONDRES,

MDCCLXVIII.

AVERTISSEMENT

ESSENTIEL

OU INUTILE.

LOrſque je *mis la plume à la main* pour défendre *unguibus & roſtro* la mémoire de mon cher Oncle contre un libelle inconnu intitulé, *Supplément à la Philoſophie de l'hiſtoire*, je crus d'abord n'avoir à faire qu'à un jeune Abbé diſſolu, qui pour s'égayer avait parlé dans ſa diatribe des filles de joie de Babylone, de l'uſage des garçons, de l'inceſte & de la beſtialité. Mais lorſque je travaillais en digne neveu, j'ai appris que le libelle anonime eſt du Sr. Larcher, ancien répétiteur de belles-lettres au Collège Mazarin. Je lui demande très-humblement pardon de l'avoir pris pour un jeune homme, & j'eſpere qu'il me pardonnera d'avoir rempli mon devoir en écoutant le cri du ſang qui parlait à mon cœur, & la voix de la vérité qui m'a ordonné de *mettre la plume à la main.*

Il eſt queſtion ici de grands objets, il ne s'agit pas moins que des mœurs & des loix depuis Pékin juſqu'à Rome, & même des avantures de l'Océan & des montagnes. On trouvera auſſi dans ce petit ouvrage une furieuſe ſortie contre l'Evêque Warburton ; mais le lecteur judicieux pardonnera à la chaleur de mon zêle, quand il ſaura que cet Evêque eſt un hérétique.

J'aurais pu relever toutes les fautes de Mr. Larcher, mais il aurait fallu faire un livre auſſi gros que le ſien. Je n'inſiſterai que ſur ſon impiété. Il eſt bien dou-

loureux pour des yeux chrétiens de lire dans ſon ouvrage page 298. *que les écrivains ſacrés ont pu ſe tromper comme les autres.* Il eſt vrai qu'il ajoute pour déguiſer le poiſon, *dans ce qui n'eſt pas du dogme.*

Mais, notre ami, il n'y a preſque point de dogme dans les livres Hébreux, tout y eſt hiſtoire ou ordonnance légale, ou cantique, ou prophétie, ou morale. La Genèſe, l'Exode, Joſué, les Juges, les Rois, Eſdras, les Macabées ſont hiſtoriques, le Lévitique & le Deutéronome ſont des Loix. Les Pſeaumes ſont des cantiques; les livres d'Iſaïe, Jérémie &c. ſont prophétiques; la Sageſſe, les Proverbes, l'Eccléſiaſte, l'Eccléſiaſtique, ſont de la morale. Nul dogme dans tout cela. On ne peut même appeller dogme les dix commandemens; ce ſont des loix. *Dogme* eſt une *propoſition* qu'il faut croire. Jeſus-Chriſt eſt conſubſtantiel à Dieu. Marie eſt mere de Dieu. Le Chriſt a deux natures & deux volontés dans une perſonne. L'Euchariſtie eſt le corps & le ſang de Jéſus-Chriſt ſous les apparences d'un pain qui n'exiſte plus; Voilà des dogmes. *Le Credo* qui fut fait du temps de Jérôme & d'Auguſtin eſt une profeſſion de dogmes. A peine y a-t-il trois de ces dogmes dans le Nouveau Teſtament. Dieu a voulu qu'ils fuſſent tirés par notre ſainte Egliſe du germe qui les contenait.

Voi donc quel eſt ton blaſphême! Tu oſes dire que les auteurs des livres ſacrés ont pu ſe tromper dans tout ce qui n'eſt pas dogme.

Tu prétends donc que le St. Eſprit qui a dicté ces livres a pu ſe tromper depuis le premier verſet

de la Genèſe juſqu'au dernier des actes des Apôtres; & après une telle impiété tu as l'inſolence d'accuſer d'impiété des citoyens dont tu n'as jamais aproché, chez qui tu ne peux être reçu, & qui ignoreraient ton exiſtence ſi tu ne les avais pas outragés.

Que les gens de bien ſe réuniſſent pour impoſer ſilence à ces malheureux qui dès qu'il paraît un bon livre crient à l'impie, comme les fous des petites-maiſons du fond de leurs loges ſe plaiſent à jetter leur ordure aux nés des hommes les plus parés, par ce ſecret inſtinct de jalouſie qui ſubſiſte encor dans leur démence.

Et vous, *puſille grex*, qui lirez la défenſe de mon Oncle, daignez commencer par jetter des yeux attentifs ſur la table des chapitres, & choiſiſſez pour vous amuſer le ſujet qui ſera le plus de votre goût.

LA DÉFENSE DE MON ONCLE.

EXORDE.

UN des premiers devoirs eſt d'aider ſon pere ; & le ſecond eſt d'aider ſon oncle. Je ſuis neveu de feu M. l'Abbé Bazing, à qui un éditeur ignorant a ôté impitoyablement un G qui le diſtinguait des Bazin de Turinge à qui Childeric enleva la Reine Bazine *. Mon oncle était un profond Théologien qui fut aumonier de l'ambaſſade que l'Empereur Charles VI. envoya à Conſtantinople après la paix de Belgrade. Mon oncle ſavait parfaitement l'Arabe & le Copthe. Il voyagea en Egypte, & dans tout l'Orient, & enfin s'établit à Pétersbourg en qualité d'interprête Chinois. Mon grand amour pour la vérité ne me permet pas de diſſimuler que malgré ſa piété, il était quelquefois un peu railleur. Quand Monſieur Guignes fit deſcendre les Chinois des Egyptiens, quand il prétendit que l'Empereur de la Chine *Yu*, était viſiblement le Roi d'Egypte Ménès en changeant *nès* en *u* & *mé* en *y*, (quoique Ménès ne ſoit pas un nom Egyptien, mais Grec) mon oncle alors ſe permit une petite raillerie innocente, laquelle d'ailleurs ne devait point

* Vous ſentez bien, mon cher lecteur, que *Bazin* eſt un nom Celtique, & que la femme de Bazin ne pouvait s'appeller que Bazine : c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire.

affaiblir l'Eſprit de charité entre deux interprètes Chinois. Car au fond mon oncle eſtimait fort Mr. Guignes.

L'Abbé Bazin aimait paſſionnément la vérité & ſon prochain. Il avait écrit la *Philoſophie de l'hiſtoire* dans un de ſes voyages en Orient; ſon grand but était de juger par le ſens commun de toutes les fables de l'antiquité, fables pour la plupart contradictoires. Tout ce qui n'eſt pas dans la nature, lui paraiſſait abſurde, excepté ce qui concerne la foi. Il reſpectait St. Matthieu autant qu'il ſe moquait de Ctéſias, & quelquefois d'Hérodote; de plus très-reſpectueux pour les Dames, ami de la bienſéance & zêlé pour les loix. Tel était Monſieur l'Abbé Ambroiſe Bazing, nommé par l'erreur des Typographes, Bazin.

CHAPITRE I.

DE LA PROVIDENCE.

UN cruel vient de troubler ſa cendre par un prétendu *Supplément à la Philoſophie de l'hiſtoire*. Il a intitulé ainſi ſa ſcandaleuſe ſatire, croyant que ce titre ſeul de Supplément aux idées de mon oncle, lui attirerait des lecteurs. Mais dès la page 33 de ſa préface, on découvre ſes intentions perverſes. Il accuſe le pieux Abbé Bazin d'avoir dit que la Providence envoye la famine & la peſte ſur la

terre. Quoi! mécréant, tu oſes le nier! & de qui donc viennent les fléaux qui nous éprouvent & les châtimens qui nous puniſſent ? dis-moi, qui eſt le maître de la vie & de la mort? dis-moi donc qui donna le choix à David, de la peſte, de la guerre ou de la famine? Dieu ne fit-il pas périr ſoixante & dix mille Juifs en un quart d'heure ? & ne mit-il pas ce frein à la fauſſe politique du fils de Jeſſé qui prétendait connoître à fond la population de ſon pays? ne punit-il pas d'une mort ſubite cinquante mille ſoixante & dix Bethſamites qui avaient oſé regarder l'Arche ? La révolte de Coré, Dathan & Abiron, ne couta-t-elle pas la vie à quatorze mille ſept-cens Iſraëlites, ſans compter deux cens cinquante engloutis dans la terre avec leurs chefs ? L'ange exterminateur ne deſcendit-il pas à la voix de l'Eternel, armé du glaive de la mort, tantôt pour frapper les premiers-nés de toute l'Egypte, tantôt pour exterminer l'armée de Sennakerib ?

Que dis-je ? il ne tombe pas un cheveu de nos têtes ſans l'ordre du maître des choſes & des temps. La providence fait tout ; providence tantôt terrible & tantôt favorable, devant laquelle il faut également ſe proſterner dans la gloire ou dans l'opprobre, dans la jouiſſance délicieuſe de la vie & ſur le bord du tombeau. Ainſi penſait mon oncle, ainſi penſent tous les ſages. Malheur au mécréant qui contredit ces grandes vérités dans ſa fatale Préface.

CHAPITRE II.

L'APOLOGIE DES DAMES DE BABILONE.

L'Ennemi de mon oncle commence ſon étrange livre par dire ; *Voilà les raiſons qui m'ont fait mettre la plume à la main.*

Mettre la plume à la main ! mon ami, quelle expreſſion ! mon oncle qui avait preſque oublié ſa langue dans ſes longs voyages parlait mieux Français que toi.

Je te laiſſe déraiſonner & dire des injures à propos de Khamos, & de Ninive, & d'Aſſur. Trompe-toi tant que tu voudras ſur la diſtance de Ninive à Babilone ; cela ne fait rien aux Dames, pour qui mon oncle avait un ſi profond reſpect & que tu outrages ſi barbarement.

Tu veux abſolument que du temps d'Hérodote toutes les Dames de la ville immenſe de Babilone vinſſent religieuſement ſe proſtituer dans le temple au premier venu, & même pour de l'argent. Et tu le crois parce qu'Hérodote l'a dit.

O que mon oncle était éloigné d'imputer aux Dames une telle infamie ! Vraiment il ferait beau voir nos Princeſſes, nos Ducheſſes, Madame la Chanceliere, Madame la premiere Préſidente, & toutes les Dames de Paris, donner dans l'Egliſe Notre-

Dame leurs faveurs pour un écu au premier batelier, au premier fiacre qui ſentirait du goût pour cette auguſte cérémonie !

Je ſais que les mœurs Aſiatiques different des nôtres, & je le ſais mieux que toi, puiſque j'ai accompagné mon oncle en Aſie. Mais la différence en ce point eſt que les Orientaux ont toujours été plus ſéveres que nous. Les femmes en Orient ont toujours été renfermées, ou du moins elles ne ſont jamais ſorties de la maiſon qu'avec un voile. Plus les paſſions ſont vives dans ces climats, plus on a gêné les femmes. C'eſt pour les garder qu'on a imaginé les Eunuques. La jalouſie inventa l'art de mutiler les hommes pour s'aſſurer de la fidélité des femmes & de l'innocence des filles. Les Eunuques étaient déja très-communs dans le temps où les Juifs étaient en république. On voit que Samuel voulant conſerver ſon authorité & détourner les Juifs de prendre un Roi, leur dit que ce Roi aura des Eunuques à ſon ſervice.

Peut-on croire que dans Babilone, dans la ville la mieux policée de l'Orient, des hommes ſi jaloux de leurs femmes les auront envoyées toutes ſe proſtituer dans un temple aux plus vils étrangers ? que tous les époux & tous les peres ayent étouffé ainſi l'honneur & la jalouſie ? que toutes les femmes & toutes les filles ayent foulé aux pieds la pudeur ſi naturelle à leur ſexe ? Le faiſeur de contes Hérodote a pu amuſer les Grecs de cette extravagance, mais nul homme ſenſé n'a dû le croire.

Le détracteur de mon oncle & du beau ſexe,

veut que la choſe ſoit vraye ; & ſa grande raiſon, c'eſt que quelquefois les Gaulois ou Welches ont immolé des hommes (& probablement des captifs) à leur vilain Dieu Teutatès. Mais de ce que des barbares ont fait des ſacrifices de ſang humain, de ce que les Juifs immolerent douze pucelles au Seigneur des trente-deux mille pucelles trouvées dans le camp des Madianites avec ſoixante & un mille ânes, & de ce qu'enfin dans nos derniers tems, nous avons immolé tant de Juifs dans nos Auto-da-fé, ou plutôt dans nos Autos-de-fé, à Lisbonne, à Goa, à Madrid, s'enſuit-il que toutes les belles Babiloniennes couchaſſent avec des palfreniers étrangers dans la cathédrale de Babilone ? La religion de Zoroaſtre ne permettait pas aux femmes de manger avec des étrangers. Leur aurait-elle permis de coucher avec eux?

L'ennemi de mon oncle qui me paraît avoir ſes raiſons pour que cette belle coutume s'établiſſe dans les grandes villes, appelle le prophête Baruch au ſecours d'Hérodote, & il cite le ſixieme chapitre de la prophétie de ce ſublime Baruch. Mais il ne ſait peut-être pas que ce ſixieme chapitre eſt préciſément celui de tout le livre qui eſt le plus évidemment ſuppoſé. C'eſt une lettre prétendue de Jérémie aux pauvres Juifs qu'on menait enchaînés à Babylone ; St. Jérôme en parle avec le dernier mépris. Pour moi, je ne mépriſe rien de ce qui eſt inſéré dans les livres des Juifs. Je ſais tout le reſpect qu'on doit à cet admirable peuple, qui ſe convertira un jour & qui ſera le maître de toute la terre.

Voici ce qui eſt dit dans cette lettre ſuppoſée : *On*

voit dans Babilone des femmes qui ont des ceintures de cordelettes (ou de rubans) aſſiſes dans les rues, & brûlant des noyaux d'olives. Les paſſans les choiſiſſent, & celle qui a eu la préférence ſe moque de ſa compagne qui a été négligée, & dont on n'a pas déliè la ceinture.

Je veux bien avouer qu'une mode à-peu-près ſemblable s'eſt établie à Madrid, & dans le quartier du Palais-Royal à Paris. Elle eſt fort en vogue dans les rues de Londres; & les muſicaux d'Amſterdam ont eu une grande réputation.

L'hiſtoire générale des bordels peut être fort curieuſe. Les ſavans n'ont encore traité ce grand ſujet que par parties détachées. Les bordels de Veniſe & de Rome commencent un peu à dégénérer, parce que tous les beaux arts tombent en décadence. C'était ſans doute la plus belle inſtitution de l'eſprit humain avant le voyage de Chriſtophoro Colombo aux Iles Antilles. La vérole que la providence avait reléguée dans ces Iles, a inondé depuis toute la Chrétienté; & ces beaux bordels, conſacrés à la Déeſſe Aſtarté ou Décerto, ou Milita ou Aphrodiſe ou Vénus, ont perdu aujourd'hui toute leur ſplendeur; je crois bien que l'ennemi de mon oncle les fréquente encore comme des reſtes des mœurs antiques; mais enfin, ce n'eſt pas une raiſon pour qu'il affirme que la ſuperbe ville de Babilone n'était qu'un vaſte bordel, & que la loi du pays ordonnait aux femmes & aux filles des Satrapes, voire même aux filles du Roi, d'attendre les paſſans dans les rues. C'eſt bien pis que ſi on diſait que les femmes & les filles des Bourguemeſtres d'Amſterdam ſont obligées par la religion

Calviniſte de ſe donner dans les muſicaux aux matelots Hollandais qui reviennent des grandes Indes.

Voilà comme les voyageurs prennent probablement tous les jours un abus de la loi pour la loi même, une groſſiere coutume du bas peuple pour un uſage de la cour. J'ai entendu ſouvent mon oncle parler ſur ce grand ſujet avec une extrême édification. Il diſait que ſur mille quintaux peſant de relations & d'anciennes hiſtoires on ne trierait pas dix onces de vérités.

Remarquez, s'il vous plait, mon cher lecteur, la malice du paillard qui outrage ſi clandeſtinement la mémoire de mon oncle; il ajoute au texte ſacré de Baruch; il le falſifie pour établir ſon bordel dans la Cathédrale de Babilone même. Le texte ſacré de l'apocrife Baruch porte dans la vulgate, *mulieres autem circumdatæ funibus in viis ſedent.* Notre ennemi ſacrilege traduit: *des femmes environnées de cordes ſont aſſiſes dans les allées du temple.* Le mot de temple n'eſt nulle part dans le texte.

Peut-on pouſſer la débauche au point de vouloir qu'on paillarde ainſi dans les égliſes? il faut que l'ennemi de mon oncle ſoit un bien vilain homme.

S'il avoit voulu juſtifier la paillardiſe par de grands exemples, il aurait pu choiſir ce fameux droit de prélibation, de marquette, de jambage, de cuiſſage, que quelques Seigneurs de châteaux s'étaient arrogé dans la Chrétienté, dans les commencemens du beau gouvernement féodal. Des Barons, des Evêques, des Abbés devinrent légiſlateurs, & ordonnerent que dans tous les mariages autour de leurs châ-

teaux, la premiere nuit des noces ſerait pour eux. Il eſt bien difficile de ſavoir juſqu'où ils pouſſaient leur légiſlation, s'ils ſe contentaient de mettre une cuiſſe dans le lit de la mariée, comme quand on épouſait une Princeſſe par procureur, ou s'ils y mettaient les deux cuiſſes. Mais ce qui eſt avéré, c'eſt que ce droit de cuiſſage qui était d'abord un droit de guerre, a été vendu enfin aux vaſſaux par les Seigneurs ſoit ſéculiers ſoit réguliers, qui ont ſagement compris qu'ils pourraient avec l'argent de ce rachat avoir des filles plus jolies.

Mais ſurtout remarquez, mon cher lecteur, que les coutumes biſarres établies ſur une frontiere par quelques brigands, n'ont rien de commun avec les loix des grandes nations; que jamais le droit de cuiſſage n'a été aprouvé par nos tribunaux, & jamais les ennemis de mon oncle tout acharnés qu'ils ſont, ne trouveront une loi Babylonienne qui ait ordonné à toutes les Dames de la Cour de coucher avec les paſſans.

CHAPITRE III.

DE L'ALCORAN.

NOtre infame débauché cherche un ſubterfuge chez les Turcs pour juſtifier les Dames de Babylone. Il prend la Comédie d'Arlequin Ulla pour une loi des Turcs. Dans l'Orient, dit-il, *ſi un mari ré-*

pudie ſa femme, il ne peut la reprendre que lorſqu'elle a épouſé un autre homme qui paſſe la nuit avec elle &c. Mon paillard ne ſait pas plus ſon Alcoran que ſon Baruch; qu'il liſe le chapitre 2e. du grand livre Arabe donné par l'Ange Gabriel, & le 45me. paragraphe de la Sonna : c'eſt dans ce chapitre 2^d^. intitulé *la vache* que le Prophête qui a toujours grand ſoin des Dames donne des loix ſur leur mariage & ſur leur douaire; *ce ne ſera pas un crime*, dit-il, *de faire divorce avec vos femmes, pourvu que vous ne les ayez pas encore touchées & que vous n'ayez pas encore aſſigné leur douaire; & ſi vous vous ſéparez d'elles avant de les avoir touchées, & après avoir établi leur douaire, vous ſerez obligé de leur payer la moitié de leur douaire &c. à moins que le nouveau mari ne veuille pas le recevoir.*

Kiſrom Hecbalat Doromfet Ernam Rabola Iſron Tamon Erg Bemin Ouldeg Ebori Caramoufen &c.

Il n'y a peut-être point de loi plus ſage : on en abuſe quelquefois chez les Turcs comme on abuſe de tout. Mais en général on peut dire que les loix des Arabes adoptées par les Turcs leurs vainqueurs, ſont bien auſſi ſenſées pour le moins que les coutumes de nos Provinces qui ſont toujours en oppoſition les unes avec les autres.

Mon oncle faiſait grand cas de la juriſprudence Turque. Je m'aperçus bien dans mon voyage à Conſtantinople, que nous connaiſſons très-peu ce peuple dont nous ſommes ſi voiſins. Nos Moines ignorans n'ont ceſſé de le calomnier. Ils appellent toujours ſa religion *ſenſuelle*; il n'y en a point qui mortifie plus les ſens. Une religion qui ordonne cinq prieres par

jour, l'abſtinence du vin, le jeûne le plus rigoureux, qui défend tous les jeux de hazard, qui ordonne ſous peine de damnation de donner deux & demi pour cent de ſon revenu aux pauvres, n'eſt certainement pas une religion voluptueuſe, & ne flatte pas, comme on l'a tant dit, la cupidité & la molleſſe. On s'imagine chez nous que chaque Bacha a un ſerrail de ſept cens femmes, de trois cens concubines, d'une centaine de jolis pages & d'autant d'Eunuques noirs. Ce ſont des fables dignes de nous. Il faut jetter au feu tout ce qu'on a dit juſqu'ici ſur les Muſulmans. Nous prétendons qu'ils ſont autant de Sardanapales, parce qu'ils ne croyent qu'un ſeul Dieu. Un ſavant Turc de mes amis nommé Notmig travaille à préſent à l'hiſtoire de ſon païs; on la traduit à meſure, le public ſera bientôt détrompé de toutes les erreurs débitées juſqu'à préſent ſur les fideles croyans.

CHAPITRE IV.

DES ROMAINS.

QUe Mr. l'Abbé Bazin était chaſte! qu'il avait la pudeur en recommandation! il dit dans un endroit de ſon ſavant livre; *j'aimerais autant croire Dion Caſſius qui aſſure que les graves Sénateurs de Rome propoſerent un décret par lequel Céſar âgé de cinquante-ſept ans, aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait* pag. 98.

Qu'y

Qu'y a-t-il donc de ſi extraordinaire dans un tel décret? s'écrie notre effronté cenſeur ; il trouve cela tout ſimple; il préſentera bientôt une pareille requête au Parlement; je voudrais bien ſavoir quel âge il a; Tu-Dieu quel homme! Ce Salomon poſſeſſeur de ſept cens femmes & trois cens concubines n'aprochait pas de lui.

CHAPITRE V.

DE LA SODOMIE.

MOn oncle, toujours diſcret, toujours ſage, toujours perſuadé que jamais les loix n'ont pu violer les mœurs, s'exprime ainſi dans la philoſophie de „ l'hiſtoire; je ne croirai pas davantage Sextus Em„ piricus, qui prétend que chez les Perſes la pédéraſ„ tie était ordonnée. Quelle pitié ! Comment ima„ giner que les hommes euſſent fait une loi, qui, ſi „ elle avait été exécutée, aurait détruit la race des „ hommes? La pédéraſtie au contraire était expreſ„ ſément défendue dans le livre du Zend, & c'eſt ce qu'on voit dans l'abrégé du Sadder, où il eſt dit „ (porte 9). *Qu'il n'y a point de plus grand péché.*

Qui croirait, mon cher lecteur, que l'ennemi de ma famille ne ſe contente pas de vouloir que toutes les femmes couchent avec le premier venu, mais qu'il veuille encore inſinuer adroitement l'amour des garçons? Les *Jéſuites*. dit-il, *n'ont rien à dire*.

jour, l'abſtinence du vin, le jeûne le plus rigoureux, qui défend tous les jeux de hazard, qui ordonne ſous peine de damnation de donner deux & demi pour cent de ſon revenu aux pauvres, n'eſt certainement pas une religion voluptueuſe, & ne flatte pas, comme on l'a tant dit, la cupidité & la molleſſe. On s'imagine chez nous que chaque Bacha a un ſerrail de ſept cens femmes, de trois cens concubines, d'une centaine de jolis pages & d'autant d'Eunuques noirs. Ce ſont des fables dignes de nous. Il faut jetter au feu tout ce qu'on a dit juſqu'ici ſur les Muſulmans. Nous prétendons qu'ils ſont autant de Sardanapales, parce qu'ils ne croyent qu'un ſeul Dieu. Un ſavant Turc de mes amis nommé Notmig travaille à préſent à l'hiſtoire de ſon païs; on la traduit à meſure, le public ſera bientôt détrompé de toutes les erreurs débitées juſqu'à préſent ſur les fideles croyans.

CHAPITRE IV.

DES ROMAINS.

QUe Mr. l'Abbé Bazin était chaſte! qu'il avait la pudeur en recommandation! il dit dans un endroit de ſon ſavant livre; *j'aimerais autant croire Dion Caſſius qui aſſure que les graves Sénateurs de Rome propoſerent un décret par lequel Céſar âgé de cinquante-ſept ans, aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait* pag. 98.

Qu'y

Qu'y a-t-il donc de ſi extraordinaire dans un tel décret? s'écrie notre effronté cenſeur ; il trouve cela tout ſimple; il préſentera bientôt une pareille requête au Parlement; je voudrais bien ſavoir quel âge il a; Tu-Dieu quel homme! Ce Salomon poſſeſſeur de ſept cens femmes & trois cens concubines n'aprochait pas de lui.

CHAPITRE V.

DE LA SODOMIE.

MOn oncle, toujours diſcret, toujours ſage, toujours perſuadé que jamais les loix n'ont pu violer les mœurs, s'exprime ainſi dans la philoſophie de „ l'hiſtoire; je ne croirai pas davantage Sextus Em„ piricus, qui prétend que chez les Perſes la pédéraſ„ tie était ordonnée. Quelle pitié ! Comment ima„ giner que les hommes euſſent fait une loi, qui, ſi „ elle avait été exécutée, aurait détruit la race des „ hommes? La pédéraſtie au contraire était expreſ„ ſément défendue dans le livre du Zend, & c'eſt ce qu'on voit dans l'abrégé du Sadder, où il eſt dit „ (porte 9). *Qu'il n'y a point de plus grand péché.*

Qui croirait, mon cher lecteur, que l'ennemi de ma famille ne ſe contente pas de vouloir que toutes les femmes couchent avec le premier venu, mais qu'il veuille encore inſinuer adroitement l'amour des garçons? Les *Jéſuites*. dit-il, *n'ont rien à dire*.

ler ici. Eh mon cher enfant, mon oncle n'a point parlé des Jéſuites. Je ſais bien qu'il était à Paris, lorſque le Révérend Pere Marſi & le Révérend pere Fréron furent chaſſés du College de Louis le Grand pour leurs fredaines : mais cela n'a rien de commun avec Sextus Empiricus; cet écrivain doutait de tout, mais perſonne ne doute de l'avanture de ces deux Révérends Peres.

Pourquoi troubler mal à propos leurs mânes? dis-tu dans l'apologie que tu fais du péché de Sodome. Il eſt vrai que Frere Marſi eſt mort, mais Frere Fréron vit encore. Il n'y a de lui que ſes ouvrages qui ſoient morts; & quand on dit de lui qu'il eſt *yvre-mort* preſque tous les jours, c'eſt par catacreſe, ou ſi l'on veut par une eſpece de métonimie.

Tu te complais à citer la diſſertation de feu Mr. Jean Matthieu Geſner, qui a pour titre, *Socrates ſanctus pederaſtes*, *Socrate le ſaint bourge* (*). En vérité cela eſt intolérable; il pourra bien t'arriver pareille avanture qu'à feu Mr. Deſchaufour : l'Abbé Desfontaines l'eſquiva.

C'eſt une choſe bien remarquable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, que tant d'écrivains folliculaires ſoient ſujets à caution. J'en ai cherché ſouvent la raiſon; il m'a paru que les folliculaires ſont pour la plupart des craſſeux chaſſés des Collèges, qui n'ont jamais pu parvenir à être reçus dans la compagnie des Dames: ces pauvres gens preſſés de leurs vilains

* Qui le croirait, mon cher lecteur? cela eſt imprimé à la page 209. du livre de Mr. Toxotès intitulé *Supplement à la Philoſophie de l'hiſtoire.*

beſoins ſe ſatisfont avec les petits garçons qui leur aportent de l'imprimerie la feuille à corriger, ou avec les petits décroteurs du quartier; c'eſt ce qui était arrivé à l'Ex-Jéſuite Desfontaines prédéceſſeur de l'Ex-Jéſuite Fréron (*).

N'es-tu pas honteux, notre ami, de rapeller toutes ces ordures dans un Supplément à la Philoſophie de l'hiſtoire? Quoi, tu veux faire l'hiſtoire de la ſodomie? *il aura*, dit-il, *occaſion encore d'en parler dans un autre ouvrage.* Il va chercher juſqu'à un Syrien nommé Bardezane, qui a dit que chez les Welches tous les petits garçons faiſaient cette infamie, *Para de gallois oi neoi gamontai*, Fi, vilain! oſes-tu bien mêler des turpitudes à la ſage bienſéance dont mon oncle s'eſt tant piqué? oſes-tu outrager ainſi les Dames, & manquer de reſpect à ce point à l'auguſte Impératrice de Ruſſie à qui j'ai dédié le livre inſtructif & ſage de feu Mr. l'Abbé Bazin.

* Voyez dans l'Antologie Françaiſe cette Epigramme.

Un Ramoneur à face bazannée,
Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau,
S'allait gliſſant dans une cheminée,
Quand de Sodome un antique bedeau
Vint endoſſer ſa figure inclinée &c.

CHAPITRE VI.

DE L'INCESTE.

IL ne ſuffit pas au cruel ennemi de mon oncle d'avoir nié la providence, d'avoir pris le parti des ridicules fables d'Hérodote contre la droite raiſon, d'avoir falſifié Baruch & l'Alcoran, d'avoir fait l'apologie des bordels & de la ſodomie; il veut encore canoniſer l'inceſte. Monſieur l'Abbé Bazin a toujours été convaincu que l'inceſte au premier dégré, c'eſt-à-dire entre le pere & la fille, entre la mere & le fils, n'a jamais été permis chez les nations policées. L'autorité paternelle, le reſpect filial en ſouffriraient trop. La nature fortifiée par une éducation honnête ſe révolterait avec horreur.

On pouvait épouſer ſa ſœur chez les Juifs, j'en conviens. Lorſqu'Ammon fils de David viola ſa ſœur Thamar fille de David, Thamar lui dit en propres mots; *ne me faites pas des ſottiſes, car je ne pourrais ſupporter cet opprobre, & vous paſſerez pour un fou; mais demandez-moi au Roi mon pere en mariage, & il ne vous refuſera pas.*

Cette coutume eſt un peu contradictoire avec le Lévitique. Mais les contradictoires ſe concilient ſouvent. Les Athéniens, les Egyptiens, les Perſes épouſaient leurs ſœurs utérines. Cela n'était pas permis aux Romains, ils ne pouvaient même ſe marier avec leurs nieces. L'Empereur Claude fut le ſeul qui

obtint cette grace du Sénat. Chez nous autres, remués des barbares, on peut épouſer ſa niece avec la permiſſion du Pape, moyennant la taxe ordinaire, qui va je crois à quarante mille petits écus en comptant les menus fraix. J'ai toujours entendu dire qu'il n'en avait couté que quatre-vingt mille francs à Mr. de Montmartel. J'en connais qui ont couché avec leurs nièces à bien meilleur marché. Enfin il eſt inconteſtable que le Pape a de droit divin la puiſſance de diſpenſer de toutes les loix. Mon oncle croyait même que dans un cas preſſant, Sa Sainteté pouvait permettre à un frere d'épouſer ſa ſœur, ſurtout s'il s'agiſſait évidemment de l'avantage de l'égliſe ; car mon oncle était très-grand ſerviteur du Pape.

A l'égard de la diſpenſe pour épouſer ſon pere ou ſa mere, il croyait le cas très-embarraſſant : & il doutait, ſi j'oſe le dire, que le droit divin du St. Pere pût s'étendre juſques-là. Nous n'en avons ce me ſemble aucun exemple dans l'hiſtoire moderne.

Ovide à la vérité dit dans ſes belles métamorphoſes.

Gentes tamen eſſe feruntur,
In quibus & nato genitrix & nata parenti.
Jungitur, & pietas geminato creſcit amore

Ovide avait ſans doute en vue les Perſans Babyloniens que les Romains leurs ennemis accuſaient de cette infamie.

Le partiſan des péchés de la chair qui a écrit contre mon oncle le défie de trouver un autre paſſage que

celui de Catulle. Eh bien qu'en réſulterait-il ? qu'on n'auroit trouvé qu'un accuſateur contre les Perſes, & que parconſéquent on ne doit point les juger coupables. Mais c'eſt aſſez qu'un auteur ait donné crédit à une fauſſe rumeur pour que vingt auteurs en ſoient les échos. Les Hongrois aujourd'hui font aux Turcs mille reproches qui ne ſont pas mieux fondés.

Grotius lui-même dans ſon aſſez mauvais livre ſur la religion chrétienne va juſqu'à citer la fable du pigeon de Mahomet. On tâche toujours de rendre ſes ennemis odieux & ridicules.

Notre ennemi n'a pas lû ſans doute un extrait du Zenda Veſta de Zoroaſtre communiqué dans Surate à Lordius par un de ces mages qui ſubſiſtent encore. Les ignicoles ont toujours eu la permiſſion d'avoir cinq femmes: mais il eſt dit expreſſément qu'il leur a toujours été défendu d'épouſer leurs couſines. Voilà qui eſt poſitif. Tavernier dans ſon livre 4. avoue que cette vérité lui a été confirmée par un autre mage.

Pourquoi donc notre inceſtueux adverſaire trouve-t-il mauvais que Mr. l'Abbé Bazin ait défendu les anciens Perſes? Pourquoi dit-il qu'il était d'uſage de coucher avec ſa mere? que gagne-t-il à cela? veut-il introduire cet uſage dans nos familles? Ah qu'il ſe contente des bonnes fortunes de Babylone.

CHAPITRE VII.

DE LA BESTIALITÉ, ET DU BOUC DU SABBATH.

IL ne manquait plus au barbare ennemi de mon oncle que le péché de Beſtialité; il en eſt enfin convaincu. Mr. l'Abbé Bazin avait étudié à fond l'hiſtoire de la ſorcellerie depuis Jannes & Mambré Conſeillers du Roi, ſorciers à la Cour de Pharaon, juſqu'au Révérend Pere Girard accuſé juridiquement d'avoir endiablé la demoiſelle Cadiere en ſouflant ſur elle. Il ſavait parfaitement tous les différens dégrés par leſquels le Sabbath & l'adoration du bouc avaient paſſé. C'eſt bien dommage que ſes manuſcrits ſoient perdus. Il dit un mot de ces grands ſecrets dans ſa Philoſophie de l'hiſtoire. *Le bouc avec lequel les ſorcieres étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert, ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique.*

Remarquez, s'il vous plaît, la diſcrétion & la pudeur de mon oncle. Il ne dit pas que les ſorcieres s'accouplent avec un bouc, il dit qu'elles ſont ſuppoſées s'accoupler.

Et là-deſſus, voilà mon homme qui s'échaufe comme un Calabrois pour ſa chevre, & qui vous parle à tort & à travers de fornication avec des animaux, & qui vous cite Pindare pour vous prouver que les Dames de la Dynaſtie de Mendès couchaient publique-

ment avec des boucs. Voyez comme il veut juſtifier les Juives par les Mendéſiennes. Juſqu'à quand outragera-t-il les Dames? Ce n'eſt pas aſſez qu'il proſtitue les Princeſſes de Babylone aux muletiers, il donne des boucs pour amans aux Princeſſes de Mendès. Je l'attends aux Pariſiennes.

Il eſt très-vrai, & je l'avoue en ſoupirant, que le Lévitique fait ce reproche aux Dames Juives qui erraient dans le déſert. Je dirai pour leur juſtification, qu'elles ne pouvaient ſe laver dans un pays qui manque d'eau abſolument, & où l'on eſt encore obligé d'en faire venir à dos de chameau. Elles ne pouvaient changer d'habits, ni de ſouliers, puiſqu'elles conſerverent quarante ans leurs mêmes habits par un miracle ſpécial. Elles n'avaient point de chemiſe. Les boucs du pays purent très-bien les prendre pour des chevres à leur odeur. Cette conformité put établir quelque galanterie entre les deux eſpeces; mon oncle prétendait que ce cas avait été très-rare dans le déſert, comme il avait vérifié qu'il eſt aſſez rare en Calabre malgré tout ce qu'on en dit. Mais enfin il lui paraiſſait évident que quelques Dames Juives étaient tombées dans ce péché. Ce que dit le Lévitique ne permet gueres d'en douter. On ne leur aurait pas reproché des intrigues amoureuſes dont elles n'auraient pas été coupables.

Et qu'ils n'offrent plus aux velus avec leſquels ils ont forniqué, Lévitique chap. 17.

Les femmes ne forniqueront point avec les bêtes. chap. 19.

La femme qui aura ſervi de ſuccube à une bête ſera

punie avec la bête, & leur ſang retombera ſur eux. chap. 20.

Cette expreſſion remarquable, *leur ſang retombera ſur eux*, prouve évidemment que les bêtes paſſaient alors pour avoir de l'intelligence. Non ſeulement le ſerpent & l'âneſſe avaient parlé ; mais Dieu après le déluge, avait fait un pacte, une alliance avec les bêtes. C'eſt pourquoi de très-illuſtres Commentateurs trouvent la punition des bêtes qui avaient ſubjugué des femmes, très-analogue à tout ce qui eſt dit des bêtes dans la Sainte Ecriture. Elles étaient capables de bien & de mal. Quant aux velus, on croit dans tout l'Orient que ce ſont des ſinges. Mais il eſt ſûr que les Orientaux ſe ſont trompés en cela, car il n'y a point de ſinges dans l'Arabie déſerte. Ils ſont trop aviſés pour venir dans un pays aride où il faut faire venir de loin le manger & le boire. Par les velus il faut abſolument entendre les boucs.

Il eſt conſtant que la cohabitation des ſorcieres avec un bouc, la coutume de le baiſer au derriere qui eſt paſſée en proverbe, la danſe ronde qu'on exécute autour de lui, les petits coups de vervène dont on le frappe, & toutes les cérémonies de cette Orgie viennent des Juifs qui les tenaient des Egyptiens ; car les Juifs n'ont jamais rien inventé.

Je poſſede un manuſcrit Juif, qui a je crois plus de deux mille ans d'antiquité ; il me paraît que l'original doit être du tems du premier ou du ſecond Ptolomée ; c'eſt un détail de toutes les cérémonies de l'adoration du bouc, & c'eſt probablement ſur un exemplaire de cet ouvrage que ceux qui ſe ſont adonnés à la magie,

ont composé ce qu'on appelle le Grimoire. Un Grand d'Espagne m'en a offert cent louis d'or, je ne l'aurais pas donné pour deux cens. Jamais le bouc n'est appellé que le velu dans cet ouvrage. Il confondrait bien toutes les mauvaises critiques de l'ennemi de feu mon oncle.

Au reste je suis bien aise d'apprendre à la derniere postérité qu'un savant d'une grande sagacité ayant vû dans ce chapitre que Mr. *** est convaincu de *bestia-* „ *lité*, a mis en marge lisez *Bétise*.

CHAPITRE VIII.

D'ABRAHAM ET DE NINON L'ENCLOS.

MOnsieur l'Abbé Bazin était persuadé avec Onkelos & avec tous les Juifs Orientaux qu'Abraham était âgé d'environ cent trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il importe fort peu de savoir préciſément quel âge avait le pere des croyans. Quand Dieu nous jugera tous dans la vallée de Josaphat, il est probable qu'il ne nous punira pas d'avoir été de mauvais chronologistes comme le détracteur de mon oncle. Il sera puni pour avoir été vain, insolent, grossier, & calomniateur, & non pour avoir manqué d'esprit & avoir ennuié les Dames.

Il est bien vrai qu'il est dit dans la Genèse qu'Abraham sortit d'Aran en Mésopotamie âgé de soixante & quinze ans après la mort de son pere Tharé le potier.

Mais il eſt dit auſſi dans la Genèſe que Tharé ſon pere l'ayant engendré à ſoixante & dix ans, vécut juſqu'à deux cens cinq. Il faut donc abſolument expliquer l'un des deux paſſages par l'autre. Si Abraham ſortit de la Caldée après la mort de Tharé âgé de deux cens cinq ans, & ſi Tharé l'avait eu à l'âge de ſoixante & dix, il eſt clair qu'Abraham avait juſte deux cens trente-cinq ans lorſqu'il ſe mit à voyager. Notre lourd adverſaire propoſe un autre ſyſtême pour eſquiver la difficulté, il appelle Philon le Juif à ſon ſecours, & il croit donner le change à mon cher lecteur en diſant que la ville d'Aran eſt la même que Carrès. Je ſuis bien ſûr du contraire, & je l'ai vérifié ſur les lieux. Mais quel rapport, je vous prie, la ville de Carrés a-t-elle avec l'âge d'Abraham & de Sara?

On demandait encor à mon oncle comment Abraham venu de Méſopotamie pouvait ſe fait entendre à Memphis. Mon oncle répondait qu'il n'en ſavait rien, qu'il ne s'en embarraſſait guerres, qu'il croyait tout ce qui ſe trouve dans la Sainte Ecriture, ſans vouloir l'expliquer, & que c'était l'affaire de Mrs. de Sorbonne qui ne ſe ſont jamais trompés.

Ce qui eſt bien plus important, c'eſt l'impiété avec laquelle notre mortel ennemi compare Sara la femme du Pere des croyans avec la fameuſe Ninon l'Enclos. Il ſe demande comment il ſe peut faire que Sara âgée de ſoixante & quinze ans, allant de Sichem à Memphis ſur ſon âne pour chercher du bled, enchantât le cœur du Roi de la ſuperbe E-

gypte, & fit enſuite le même effet ſur le petit Roi de Gérar dans l'Arabie déſerte. Il répond à cette difficulté par l'exemple de Ninon. *On ſait*, dit-il *qu'à l'âge de quatre-vingts ans Ninon ſçut inſpirer à l'Abbé Gédoin des ſentimens qui ne ſont faits que pour la jeuneſſe ou l'âge viril.* Avouez, mon cher lecteur, que voilà une plaiſante maniere d'expliquer l'Ecriture Sainte ; il veut s'égayer ; il croit que c'eſt-là le bon ton. Il veut imiter mon oncle. Mais quand certain animal à longues oreilles veut donner la patte comme le petit chien, vous ſçavez comme on le renvoye.

Il ſe trompe ſur l'hiſtoire moderne comme ſur l'ancienne. Perſonne n'eſt plus en état que moi de rendre compte des dernieres années de Mlle. l'Enclos qui ne reſſemblait en rien à Sara. Je ſuis ſon légataire. Je l'ai vue les dernieres années de ſa vie. Elle était ſèche comme une momie. Il eſt vrai qu'on lui préſenta l'Abbé de Gédoin qui ſortait alors des Jéſuites, mais non pas pour les mêmes raiſons que les Desfontaines & les Frérons en ſont ſortis. J'allais quelquefois chez elle avec cet Abbé qui n'avait d'autre maiſon que la nôtre. Il était fort éloigné de ſentir des deſirs pour une décrépite ridée qui n'avait ſur les os qu'une peau jaune tirant ſur le noir.

Ce n'était point l'Abbé de Gédoin à qui on imputait cette folie ; c'était à l'Abbé de Chateauneuf frere de celui qui avait été Ambaſſadeur à Conſtantinople. Chateauneuf avait eu en effet la fantaiſie de coucher avec elle vingt ans auparavant. Elle était

encore assez belle à l'âge de près de soixante années. Elle lui donna en riant un rendez-vous pour un certain jour du mois. Et pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre ? lui dit l'Abbé de Chateauneuf. C'est que j'aurai alors soixante ans juste, lui dit-elle. Voilà la vérité de cette historiette qui a tant couru, & que l'Abbé de Chateauneuf mon bon parrain, à qui je dois mon batême, m'a raconté souvent dans mon enfance, pour me former l'esprit & le cœur ; mais Mademoiselle l'Enclos ne s'attendait pas d'être un jour comparée à Sara dans un libelle fait contre mon oncle.

Quoiqu'Abraham ne m'ait point mis sur son testament, & que Ninon l'Enclos m'ait mis sur le sien, cependant je la quitte ici pour le pere des croyans. Je suis obligé d'apprendre à l'Abbé Fou.... détracteur de mon oncle, ce que pensent d'Abraham tous les Guébres que j'ai vus dans mes voyages. Ils l'appellent *Ebrahim*, & lui donnent le surnom de *Zérateukt*, c'est notre Zoroastre. Il est constant que ces Guèbres dispersés & qui n'ont jamais été mêlés avec les autres nations, dominaient dans l'Asie avant l'établissement de la Horde Juive, & qu'Abraham était de Caldée, puisque le Pentateuke le dit. Monsieur l'Abbé Bazin avait aprofondi cette matiere. Il me disait souvent, mon neveu, on ne connaît pas assez les Guèbres, on ne connaît pas assez *Ebrahim* ; croyez-moi, lisez avec attention le Zenda Vesta, & le Védam.

CHAPITRE IX.

DE THEBES, DE BOSSUET ET DE ROLLIN.

MOn oncle, comme je l'ai déja dit, aimait le merveilleux, la fiction en poëſie; mais il les déteſtait dans l'hiſtoire; il ne pouvait ſouffrir qu'on mît des conteurs de fables à côté des Tacites, ni des Grégoires de Tours auprès des Rapin-Toiras. Il fut ſéduit dans ſa jeuneſſe par le ſtyle brillant du diſcours de Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle. Mais quand il eut un peu étudié l'hiſtoire & les hommes, il vit que la plupart des auteurs n'avaient voulu écrire que des menſonges agréables, & étonner leurs lecteurs par d'incroyables avantures. Tout fut écrit comme les Amadis. Mon oncle riait quand il voyait Rollin copier Boſſuet mot à mot, & Boſſuet copier les anciens qui ont dit que dix mille combattans ſortaient par chacune des cent portes de Thébes : & encore deux cens chariots armés en guerre par chaque porte ; cela ferait un million de ſoldats dans une ſeule ville, ſans compter les cochers & les guerriers qui étaient ſur les chariots, ce qui ferait encore quarante mille hommes de plus, à deux perſonnes ſeulement par chariot.

Mon oncle remarquait très-juſtement qu'il eût fallu au moins cinq ou ſix millions d'habitans dans cette ville de Thèbes pour fournir ce nombre de guer-

riers ; Il ſavait qu'il n'y a pas aujourd'hui plus de trois millions de têtes en Egypte ; il ſavait que Diodore de Sicile n'en admettait pas davantage de ſon temps: ainſi il rabattait beaucoup de toutes les exagérations de l'antiquité.

Il doutait qu'il y eût eu un Séſoſtris qui partit d'Egypte pour aller conquérir le monde entier avec ſix cens mille hommes & vingt-ſept mille chars de guerre. Cela lui paraiſſait digne de Picrocole dans Rabelais. La maniere dont cette conquête du monde entier fut préparée, lui paraiſſait encore plus ridicule. Le pere de Séſoſtris avait deſtiné ſon fils à cette belle expédition ſur la foi d'un ſonge ; car les ſonges alors étaient envoyés par le ciel, & le fondement de toutes les entrepriſes. Le bon homme, dont on ne dit pas même le nom, s'aviſa de deſtiner tous les enfans qui étaient nés le même jour que ſon fils, à l'aider dans la conquête de la terre, & pour en faire autant de héros, il ne leur donnait à déjeuner, qu'aprés les avoir fait courir cent quatre-vingts ſtades tout d'une haleine ; c'eſt bien courir dans un pays fangeux où l'on enfonce juſqu'à mi-jambe, & où preſque tout les meſſages ſe font par bateau ſur les canaux.

Que fait l'impitoyable cenſeur de mon oncle ? au lieu de ſentir tout le ridicule de cette hiſtoire, il s'aviſe d'évaluer le grand & le petit ſtade, & il croit prouver que les petits enfans deſtinés à vaincre toute la terre, ne couraient que trois de nos grandes lieues & demie pour avoir à déjeuner.

Il s'agit bien vraiment de ſavoir au juſte ſi Séſoſtris

comptait par grand ou petit ſtade, lui qui n'avait jamais entendu parler de ſtade qui eſt une meſure Grecque. Voilà le ridicule de preſque tous les Commentateurs, & des Scholiaſtes; ils s'attachent à l'explication arbitraire d'un mot inutile, & négligent le fond des choſes. Il eſt queſtion ici de détromper les hommes ſur les fables dont on les a bercés depuis tant de ſiecles. Mon oncle peſe les probabilités dans la balance de la raiſon; il rappelle les lecteurs au bon ſens, & on vient nous parler de grands & de petits ſtades!

J'avouerai encore que mon oncle levait les épaules quand il liſait dans Rollin que Xerxès avait fait donner trois cens coups de fouet à la mer, qu'il avait fait jetter dans l'Helleſpont une paire de menottes pour l'enchaîner, qu'il avait écrit une lettre menaçante au mont Athos, & qu'enfin lorsqu'il arriva au pas des Thermopiles (où deux hommes de front ne peuvent paſſer,) il était ſuivi de cinq millions deux cens quatre-vingt trois mille deux cens vingt perſonnes, comme le dit le véridique & exact Hérodote.

Mon oncle diſait toujours, ſerrez, ſerrez, en liſant ces contes de ma mere l'oye. Il diſait, Hérodote a bien fait d'amuſer & de flatter des Grecs par ces romans, & Rollin a mal fait de ne les pas réduire à leur juſte valeur en écrivant pour des Français du dix-huitieme ſiecle.

CHAPITRE X.

DES PRETRES OU PROPHETES OU SCHOEN D'EGYPTE.

OUi, barbare, les prêtres d'Egypte s'appellaient *Schoen*, & la Genèſe ne leur donne pas d'autre nom: la vulgate même rend ce nom par *Sacerdos*. Mais qu'importe les noms? Si tu avais ſçu profiter de la philoſophie de mon oncle, tu aurais recherché quelles étaient les fonctions de ces Schoen, leurs ſciences, leurs impoſtures; tu aurais tâché d'aprendre ſi un Schoen était toujours en Egypte un homme conſtitué en dignité, comme parmi nous un Evêque, & même un Archidiacre, ou ſi quelquefois on s'arrogeoit le titre de Schoen, comme on s'appelle parmi nous Monſieur l'Abbé, ſans avoir d'Abbaye; ſi un Schoen, pour avoir été précepteur d'un grand Seigneur, & pour être nourri dans la maiſon, avait le droit d'attaquer impunément les vivans & les morts, & d'écrire ſans eſprit contre des Egyptiens qui paſſaient pour en avoir.

Je ne doute pas qu'il n'y ait eu des Schoen fort ſavans; par exemple, ceux qui firent aſſaut de prodiges avec Moyſe, qui changerent toutes les eaux de l'Egypte en ſang, qui couvrirent tout le pays de grenouilles, qui firent naître juſqu'à des poux; mais qui ne purent les chaſſer; car il y a dans le texte Hébreu, *ils firent ainſi, mais pour chaſſer les poux ils ne purent.* La vulgate les traite plus durement. El-

comptait par grand ou petit ſtade, lui qui n'avait jamais entendu parler de ſtade qui eſt une meſure Grecque. Voilà le ridicule de preſque tous les Commentateurs, & des Scholiaſtes; ils s'attachent à l'explication arbitraire d'un mot inutile, & négligent le fond des choſes. Il eſt queſtion ici de détromper les hommes ſur les fables dont on les a bercés depuis tant de ſiecles. Mon oncle peſe les probabilités dans la balance de la raiſon; il rappelle les lecteurs au bon ſens, & on vient nous parler de grands & de petits ſtades!

J'avouerai encore que mon oncle levait les épaules quand il liſait dans Rollin que Xerxès avait fait donner trois cens coups de fouet à la mer, qu'il avait fait jetter dans l'Helleſpont une paire de menottes pour l'enchaîner, qu'il avait écrit une lettre menaçante au mont Athos, & qu'enfin lorsqu'il arriva au pas des Thermopiles (où deux hommes de front ne peuvent paſſer,) il était ſuivi de cinq millions deux cens quatre-vingt trois mille deux cens vingt perſonnes, comme le dit le véridique & exact Hérodote.

Mon oncle diſait toujours, ſerrez, ſerrez, en liſant ces contes de ma mere l'oye. Il diſait, Hérodote a bien fait d'amuſer & de flatter des Grecs par ces romans, & Rollin a mal fait de ne les pas réduire à leur juſte valeur en écrivant pour des Français du dix-huitieme ſiecle.

CHAPITRE X.

DES PRETRES OU PROPHETES OU SCHOEN D'EGYPTE.

OUi, barbare, les prêtres d'Egypte s'appellaient *Schoen*, & la Genèſe ne leur donne pas d'autre nom: la vulgate même rend ce nom par *Sacerdos*. Mais qu'importe les noms? Si tu avais ſçu profiter de la philoſophie de mon oncle, tu aurais recherché quelles étaient les fonctions de ces Schoen, leurs ſciences, leurs impoſtures; tu aurais tâché d'aprendre ſi un Schoen était toujours en Egypte un homme conſtitué en dignité, comme parmi nous un Evêque, & même un Archidiacre, ou ſi quelquefois on s'arrogeoit le titre de Schoen, comme on s'appelle parmi nous Monſieur l'Abbé, ſans avoir d'Abbaye; ſi un Schoen, pour avoir été précepteur d'un grand Seigneur, & pour être nourri dans la maiſon, avait le droit d'attaquer impunément les vivans & les morts, & d'écrire ſans eſprit contre des Egyptiens qui paſſaient pour en avoir.

Je ne doute pas qu'il n'y ait eu des Schoen fort ſavans; par exemple, ceux qui firent aſſaut de prodiges avec Moyſe, qui changerent toutes les eaux de l'Egypte en ſang, qui couvrirent tout le pays de grenouilles, qui firent naître juſqu'à des poux; mais qui ne purent les chaſſer; car il y a dans le texte Hébreu, *ils firent ainſi, mais pour chaſſer les poux ils ne purent*. La vulgate les traite plus durement. El-

le dit qu'ils ne purent même produire des poux.

Je ne ſais ſi tu es Schoen, & ſi tu fais ces beaux prodiges, car on dit que tu es fort initié dans les myſteres des Schoen de St. Médard; mais je préférerai toujours un Schoen doux, modeſte, honnête, à un Schoen qui dit des injures à ſon prochain, à un Schoen qui cite ſouvent à faux & qui raiſonne comme il cite, à un Schoen qui pouſſe l'horreur juſqu'à dire que Monſieur l'Abbé Bazin entendait mal le Grec parce que ſon typographe a oublié un ſigma & a mis un *oi* pour un *ei*.

Ah! mon fils, quand on a calomnié ainſi les morts, il faut faire pénitence le reſte de ſa vie.

CHAPITRE XI.

DU TEMPLE DE TYR.

JE paſſe ſous ſilence une infinité de menues mépriſes du Schoen enragé contre mon oncle; mais je vous demande, mon cher lecteur, la permiſſion de vous faire remarquer comme il eſt malin. Monſieur l'Abbé Bazin avait dit que le temple d'Hercule à Tyr n'était pas des plus anciens. Les jeunes Dames qui ſortent de l'opéra-comique pour aller chanter à table les jolies chanſons de Mr. Collet; les jeunes Officiers, les Conſeillers même de Grand'Chambre, Meſſieurs les Fermiers-Généraux, enfin tout ce qu'on appelle à Paris la bonne compagnie, ſe ſoucieront peut-être fort peu de ſavoir en quelle année le temple d'Hercule fut

bâti. Mon oncle le ſavait. Son implacable perſécuteur ſe contente de dire vaguement qu'il était auſſi ancien que la ville; ce n'eſt pas-là répondre; il faut dire en quel tems la ville fut bâtie. C'eſt un point très-intéreſſant dans la ſituation préſente de l'Europe. Voici les propres paroles de l'Abbé Bazin.

„ Il eſt dit dans les annales de la Chine que les pre-
„ miers Empereurs ſacrifiaient dans un temple. Ce-
„ lui d'Hercule à Tyr ne paraît pas être des plus an-
„ ciens. Hercule ne fut jamais chez aucun peuple
„ qu'une Divinité ſécondaire, cependant le temple de
„ Tyr eſt très-antérieur à celui de Judée. Hiram en
„ avait un magnifique lorſque Salomon aidé par Hi-
„ ram bâtit le ſien. Hérodote qui voyagea chez les
„ Tyriens, dit que de ſon temps les archives de Tyr
„ ne donnaient à ce temple que deux mille trois cens
„ ans d'antiquité.

Il eſt clair par-là que le temple de Tyr n'était antérieur à celui de Salomon que d'environ douze cens années. Ce n'eſt pas-là une antiquité bien reculée, comme tous les ſages en conviendront. Hélas! preſque toutes nos antiquités ne ſont que d'hier; il n'y a que quatre mille ſix cens ans qu'on éleva un temple dans Tyr. Vous ſentez, ami lecteur, combien quatre mille ſix cens ans ſont peu de choſe dans l'étendue des ſiecles, combien nous ſommes peu de choſe, & ſurtout combien un pédant orgueilleux eſt peu de choſe.

Quant au divin Hercule Dieu de Tyr qui dépucela cinquante damoiſelles en une nuit, mon oncle ne l'appelle que Dieu ſécondaire. Ce n'eſt pas qu'il eût trou-

vé quelque autre Dieu des Gentils qui en eût fait davantage, mais il avait de très-bonnes raiſons pour croire que tous les Dieux de l'antiquité, ceux-mêmes *majorum gentium*, n'étaient que des Dieux du ſecond ordre, auxquels préſidait le Dieu formateur, le maître de l'univers, le *Deus optimus* des Romains, le *Knef* des Egyptiens, l'*Iaho* des Phéniciens, le *Mitra* des Babiloniens, le *Zeus* des Grecs maître des Dieux & des hommes, l'*Iezad* des anciens Perſans. Mon oncle adorateur de la divinité, ſe complaiſait à voir l'univers entier adorer un Dieu unique malgré les ſuperſtitions abominables dans leſquelles toutes les nations anciennes, excepté les lettrés Chinois, ſe ſont plongées.

CHAPITRE XII.

DES CHINOIS.

QUel eſt donc cet acharnement de notre adverſaire contre les Chinois & contre tous les gens ſenſés de l'Europe qui rendent juſtice aux Chinois ? Le barbare n'héſite point à dire, *que les petits philoſophes ne donnent une ſi haute antiquité à la Chine que pour décréditer l'Ecriture.*

Quoi ! c'eſt pour décréditer l'Ecriture ſainte que l'Archevêque Navarette, Gonzales de Mendoza, Henningius, Louis de Guſman, Semmedo & tous les Miſſionnaires ſans en excepter un ſeul, s'accordent à faire voir que les Chinois doivent être ras-

ſemblés en corps de peuple depuis plus de cinq mille années? Quoi! c'eſt pour inſulter à la religion chrétienne, qu'en dernier lieu le Pere Parennin a réfuté avec tant d'évidence la chimere d'une prétendue colonie envoyée d'Egypte à la Chine? Ne ſe laſſera-t-on jamais au bout de nos terres occidentales de conteſter aux peuples de l'Orient leurs titres, leurs arts & leurs uſages! Mon oncle était fort irrité contre cette témérité abſurde. Mais comment accorderons-nous le texte Hébreu avec le Samaritain? Eh morbleu! comme vous pourrez, diſait mon oncle; mais ne vous faites pas moquer des Chinois; laiſſez-les en paix comme ils vous y laiſſent.

Ecoute, cruel ennemi de feu mon cher oncle; tâche de répondre à l'argument qu'il pouſſa vigoureuſement dans ſa brochure en huit volumes ſur l'hiſtoire générale. Mon oncle était auſſi ſavant que toi, mais il était mieux ſavant, comme dit Montagne, ou ſi tu veux il était auſſi ignorant que toi (car en vérité que ſavons-nous?) mais il raiſonnait, il ne compilait pas. Or voici comme il raiſonne puiſſamment dans le premier volume de cet eſſai ſur l'hiſtoire, où il ſe moque de beaucoup d'hiſtoires.

„ Qu'importe, après tout, que ces livres renfer-
„ ment, ou non, une chronologie toujours ſure? je
„ veux que nous ne ſachions pas en quel temps préci-
„ ſément vécut Charlemagne: dès qu'il eſt certain
„ qu'il a fait de vaſtes conquêtes avec de grandes ar-
„ mées, il eſt clair qu'il eſt né chez une nation nom-
„ breuſe, formée en corps de peuple par une longue
„ ſuite de ſiecles. Puis donc que l'Empereur Hiao,

„ qui vivait inconteſtablement plus de deux mille qua-
„ tre cens ans avant notre Ere, conquit tout le pays
„ de la Corée, il eſt indubitable que ſon peuple était
„ de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois
„ inventerent un cicle, un comput, qui commence
„ 2602 ans avant le nôtre. Eſt-ce à nous à leur con-
„ teſter une chronologie unanimement, reçue chez
„ eux, à nous qui avons ſoixante ſyſtêmes différens
„ pour compter les temps anciens, & qui ainſi n'en
„ avons pas un?

„ Les hommes ne multiplient pas auſſi aiſément
„ qu'on le penſe. Le tiers des enfans eſt mort au
„ bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation
„ de l'eſpece humaine ont remarqué qu'il faut des
„ circonſtances favorables pour qu'une nation s'ac-
„ croiſſe d'un vingtieme au bout de cent années;
„ & très-ſouvent il arrive que la peuplade diminue,
„ au lieu d'augmenter. De ſavans chronologiſtes ont
„ ſupputé qu'une ſeule famille après le déluge, tou-
„ jours occupée à peupler, & ſes enfans s'étant oc-
„ cupés de même, il ſe trouva en 250 ans beaucoup
„ plus d'habitans que n'en contient aujourd'hui l'uni-
„ vers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud & les
„ mille & une nuit aient inventé rien de plus abſur-
„ de. On ne fait point ainſi des enfans à coups de
„ plume. Voyez nos colonies, voyez ces Archi-
„ pels immenſes de l'Aſie dont il ne ſort perſonne;
„ les Maldives, les Philippines, les Moluques n'ont
„ pas le nombre d'habitans néceſſaire. Tout cela
„ eſt encore une nouvelle preuve de la prodigieuſe
„ antiquité de la population de la Chine.

Il n'y a rien à répondre, mon ami.

Voici encor comme mon oncle raiſonnait ! Abraham s'en va chercher du bled avec ſa femme en Egypte l'année qu'on dit être la 1917e. avant notre Ere, il y a tout juſte 3714 ans ; c'était 428 ans après le déluge univerſel. Il va trouver Pharaon le Roi d'Egypte ; il trouve des Rois partout, à Sodome, à Gomore, à Gérar, à Salem ; déja même on avait bâti la tour de Babel environ 315 avant le voyage d'Abraham en Egypte. Or, pour qu'il y ait tant de Rois, & qu'on bâtiſſe de ſi belles tours, il eſt clair qu'il faut bien des ſiecles. L'Abbé Bazin s'en tenait là, il laiſſait le lecteur tirer ſes concluſions.

O l'homme diſcret que feu Mr. l'Abbé Bazin ! auſſi avait-il vécu familiérement avec Jérôme Carré, Guillaume Vadé, feu Mr. Ralph auteur de Candide, & pluſieurs autres grands perſonnages du ſiecle. Dimoi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

CHAPITRE XIII.

DE L'INDE ET DU VE'DAM.

L'Abbé Bazin avant de mourir envoya à la bibliothèque du Roi le plus précieux manuſcrit qui ſoit dans tout l'Orient. C'eſt un ancien commentaire d'un Brame nommé *Shumontou* ſur le *Védam* qui eſt le livre ſacré des anciens Brachmanes. Ce manuſcrit eſt inconteſtablement du temps où l'ancienne religion des Gymnoſophiſtes commençait à ſe corrompre ; c'eſt

après nos livres ſacrés le monument le plus reſpectable de la créance de l'unité de Dieu; il eſt intitulé *Ezour-Védam*, comme qui dirait le vrai Védam, le Védam expliqué, le pur Védam. On ne peut pas douter qu'il n'ait été écrit avant l'expédition d'Alexandre dans les Indes, puiſque longtems avant Alexandre, l'ancienne religion Bramine ou Abramine, l'ancien culte enſeigné par Brama, avaient été corrompus par des ſuperſtitions & par des fables. Ces ſuperſtitions même avaient pénétré juſqu'à la Chine du temps de Confutzé qui vivait environ trois cens ans avant Alexandre. L'auteur de l'Ezour-Védam combat toutes ces ſuperſtitions qui commençaient à naître de ſon temps. Or pour qu'elles ayent pu pénétrer de l'Inde à la Chine, il faut un aſſez grand nombre d'années: ainſi quand nous ſuppoſerons que ce rare manuſcrit a été écrit environ quatre cens ans avant la conquête d'une partie de l'Inde par Alexandre, nous ne nous éloignerons pas beaucoup de la vérité.

Shumontou combat toutes les eſpeces d'idolâtrie dont les Indiens commençaient alors à être infectés; & ce qui eſt extrêmement important, c'eſt qu'il rapporte les propres paroles du Védam dont aucun homme en Europe juſqu'à préſent n'avait connu un ſeul paſſage. Voici donc ces propres paroles du Védam attribué à Brama citées dans *l'Ezour-Védam*:

C'eſt l'être ſuprême qui a tout créé, le ſenſible & l'inſenſible; il y a eu quatre âges différens: tout périt à la fin de chaque âge, tout eſt ſubmergé, & le déluge eſt un paſſage d'un âge à l'autre &c.

Lorſque Dieu exiſtait ſeul, & que nul autre être n'e-

xiſtait avec lui, il forma le deſſein de créer le monde; il créa d'abord le temps, enſuite l'eau & la terre: & du mélange des cinq élémens, à ſavoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumiere, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur baſe. Il fit ce globe que nous habitons en forme ovale comme un œuf. Au milieu de la terre eſt la plus haute de toutes les montagnes nommée Mérou, (c'eſt l'Imaüs). Adimo (c'eſt le nom du premier homme) ſortit des mains de Dieu. Pocriti eſt le nom de ſon épouſe. D'Adimo nâquit Brama, qui fut le légiſlateur des nations & le pere des Brames.

Une preuve non moins forte que ce livre fut écrit longtems avant Alexandre, c'eſt que les noms des fleuves & des montagnes de l'Inde ſont les mêmes que dans le *Hanſcrit*, qui eſt la langue ſacrée des Brachmanes. On ne trouve pas dans l'Ezour-Védam un ſeul des noms que les Grecs donnerent aux pays qu'ils ſubjuguerent. L'Inde s'appelle *Somboudipo*, le Gange *Zanoubi*, le mont Imaüs *Mérou* &c.

Notre ennemi jaloux des ſervices que l'Abbé Bazin a rendus aux lettres, à la religion & à la patrie, ſe ligue avec le plus implacable ennemi de notre chere patrie, de nos lettres & de notre religion, le Docteur Warburton (devenu je ne ſais comment Evêque de Gloceſtre) commentateur de Shakeſpear, & auteur d'un gros fatras contre l'immortalité de l'ame, ſous le nom de la divine légation de Moyſe: il rapporte une objection de ce brave prêtre hérétique contre l'opinion de l'Abbé Bazin bon Catholique, & contre l'évidence que l'Ezour-Védam a été écrit avant Alexan-

xandre. Voici l'objection de l'Evêque.

„ Cela eſt auſſi judicieux qu'il le ſerait d'obſerver „ que les annales des Sarraſins & des Turcs ont été é- „ crites avant les conquêtes d'Alexandre, parce que „ nous n'y remarquons point les noms que les Grecs „ impoſerent aux rivieres, aux villes & aux contrées „ qu'ils conquirent dans l'Aſie mineure, & qu'on n'y „ lit que les noms anciens qu'elles avaient depuis les „ premiers tems. Il n'eſt jamais entré dans la tête „ de ce poëte, que les Indiens & les Arabes pouvaient „ exactement avoir la même envie de rendre les noms „ primitifs aux lieux d'où les Grecs avaient été „ chaſſés.

Warburton ne connaît pas plus les vraiſemblances que les bienſéances. Les Turcs & les Grecs modernes ignorent aujourd'hui les anciens noms du pays que les uns habitent en vainqueurs & les autres en eſclaves. Si nous déterrions un ancien manuſcrit Grec, dans lequel *Stamboul* fût appellé Conſtantinople, l'*Atméïdam* Hippodrome, *Scutari* le Fauxbourg de Calcédoine, le cap *Janiſſari* Promontoire de Sigée, *Cara Denguis* le Pont-Euxin, &c. nous conclurions que ce manuſcrit eſt d'un temps qui a précédé Mahomet ſecond, & nous jugerions ce manuſcrit très-ancien s'il ne contenait que les dogmes de la primitive Egliſe.

Il eſt donc très-vraiſemblable que le Brachmane qui écrivait dans le *Somboudipo*, c'eſt-à-dire dans l'Inde, écrivait avant Alexandre qui donna un autre nom au *Somboudipo*; & cette probabilité devient une certitude lorſque ce Brachmane écrit dans les premiers

temps de la corruption de ſa religion, époque évidemment antérieure à l'expédition d'Alexandre.

Warburton, de qui l'Abbé Bazin avait relevé quelques fautes avec ſa circonſpection ordinaire, s'en eſt vengé avec toute l'acreté du pédantiſme. Il s'eſt imaginé, ſelon l'ancien uſage, que des injures étaient des raiſons, & il a pourſuivi l'Abbé Bazin avec toute la fureur que l'Angleterre entiere lui reproche. On n'a qu'à s'informer dans Paris à un ancien membre du Parlement de Londres qui vient d'y fixer ſon ſéjour, du caractere de cet Evêque Warburton commentateur de Shakeſpear & calomniateur de Moyſe; on ſaura ce qu'on doit penſer de cet homme; & l'on apprendra comment les ſavans d'Angleterre, & ſurtout le célebre Evêque Lowth, ont réprimé ſon orgueil & confondu ſes erreurs.

CHAPITRE XIV.

QUE LES JUIFS HAÏSSAIENT TOUTES LES NATIONS.

L'Auteur du Supplément à la Philoſophie de l'hiſtoire, croit accabler l'Abbé Bazin en répétant les injures atroces que lui dit Warburton au ſujet des Juifs. Mon oncle était lié avec les plus ſavans Juifs de l'Aſie. Ils lui avouerent qu'il avait été ordonné à leurs ancêtres d'avoir toutes les nations en horreur; & en effet parmi tous les hiſtoriens qui ont parlé d'eux, il n'en eſt aucun qui ne ſoit convenu de cette vérité; & même

pour peu qu'on ouvre les livres de leurs loix, vous trouverez au chap. 4. du Deuteronome ; *il vous a conduit avec ſa grande puiſſance, pour exterminer à votre entrée de très-grandes nations.*

Au chapitre 7 ; *il conſumera peu-à-peu les nations devant vous, par parties ; vous ne pourrez les exterminer toutes enſemble de peur que les bêtes de la terre ne ſe multiplient trop.*

Il vous livrera leurs Rois entre vos mains. Vous détruirez juſqu'à leur nom, rien ne pourra vous réſiſter.

On trouverait plus de cent paſſages qui indiquent cette horreur pour tous les peuples qu'ils connaiſſaient ; il ne leur était pas permis de manger avec des Egyptiens, de même qu'il était défendu aux Egyptiens de manger avec eux. Un Juif était ſouillé & le ſerait encore aujourd'hui, s'il avait tâté d'un mouton tué par un étranger ; s'il s'était ſervi d'une marmite étrangere. Il eſt donc conſtant que leur loi les randait néceſſairement les ennemis du genre humain. La Genéſe, il eſt vrai, fait deſcendre toutes les nations du même pere. Les Perſans, les Phéniciens, les Babiloniens, les Egyptiens, les Indiens venaient de Noé comme les Juifs ; qu'eſt-ce que cela prouve, ſinon que les Juifs haïſſaient leurs freres ? Les Anglais ſont auſſi les freres des Français. Cette conſanguinité empêche-t-elle que Warburton ne nous haïſſe ? Il hait juſqu'à ſes compatriotes qui le lui rendent bien.

Il a beau dire que les Juifs ne haïſſaient que l'idolâtrie des autres nations ; il ne ſait abſolument ce qu'il dit. Les Perſans n'étaient point idolâtres, & ils é-

taient l'objet de la haine Juive. Les Perſans adoraient un ſeul Dieu & n'avaient point alors de ſimulacres. Les Juifs adoraient un ſeul Dieu & avaient des ſimulacres, douze bœufs dans le temple, & deux Chérubins dans le Saint des Saints. Ils devaient regarder tous leurs voiſins comme leurs ennemis, puiſqu'on leur avait promis qu'ils domineraient d'une mer à l'autre, & depuis les bords du Nil juſqu'à ceux de l'Euphrate. Cette étendue de terrein leur aurait compoſé un Empire immenſe. Leur loi qui leur promettait cet Empire les rendait donc néceſſairement ennemis de tous les peuples qui habitaient depuis l'Euphrate juſqu'à la Méditerranée. Leur extrême ignorance ne leur permettait pas de connaître d'autres nations, & en déteſtant tout ce qu'ils connaiſſaient, ils croyaient déteſter toute la terre.

Voilà l'exacte vérité. Warburton prétend que l'Abbé Bazin ne s'eſt exprimé ainſi que parce qu'un Juif qu'il appelle grand babillard, avait fait autrefois une banqueroute au dit Abbé Bazin. Il eſt vrai que le Juif Médina fit une banqueroute conſidérable à mon oncle: mais cela empêche-t-il que Joſué n'ait fait pendre trente & un Rois ſelon les ſaintes Ecritures? Je demande à Warburton ſi l'on aime les gens que l'on fait pendre? *hang him.*

CHAPITRE XV.

DE WARBURTON.

Contredites un homme qui ſe donne pour ſavant; & ſoyez ſûr alors de vous attirer des Volumes d'injures. Quand mon oncle apprit que Warburton, après avoir commenté Shakeſpear, commentait Moyſe, & qu'il avait déja fait deux gros volumes pour démontrer que les Juifs inſtruits par Dieu même, n'avaient aucune idée ni de l'immortalité de l'ame ni d'un jugement après la mort; cette entrepriſe lui parut monſtrueuſe, ainſi qu'à toutes les conſciences timorées de l'Angleterre. Il en écrivit ſon ſentiment à Mr. S . . . avec ſa modération ordinaire. Voici ce que Mr. S . . . lui répondit.

Monſieur.

Ceſt une entrepriſe merveilleuſement ſcandaleuſe dans un prêtre, *t'is an undertaking wonderfully ſcandalous in a prieſt*, de s'attacher à détruire l'opinion la plus utile aux hommes. Il vaudrait bien mieux que ce Warburton commentât l'opéra des gueux, *The beggars opera*, après avoir très-mal commenté Shakeſpear, que d'entaſſer une érudition ſi mal digérée & ſi erronée pour détruire la religion. Car enfin notre ſainte religion eſt fondée ſur la Juive. Si Dieu a laiſſé le peuple de l'Ancien Teſtament dans l'ignorance de l'immortalité de l'ame & des peines & des récompenſes après la mort, il a trompé ſon peuple chéri; la religion Juive eſt donc fauſſe; la Chréti-

enne fondée ſur la Juive ne s'appuye donc que ſur un tronc pourri. Quel eſt le but de cet homme audacieux? je n'en ſais encore rien. Il flatte le gouvernement: s'il obtient un Evêché, il ſera Chrétien; s'il n'en obtient point, j'ignore ce qu'il ſera. Il a déja fait deux gros volumes ſur la légation de Moyſe, dans leſquels il ne dit pas un ſeul mot de ſon ſujet. Cela reſſemble au chapitre des bottes, où Montagne parle de tout, excepté de bottes; c'eſt un cahos de citations dont on ne peut tirer aucune lumiere. Il a ſenti le danger de ſon audace, & il a voulu l'enveloper dans les obſcurités de ſon ſtyle. Il ſe montre enfin plus à découvert dans ſon troiſieme volume. C'eſt là qu'il entaſſe tous les paſſages favorables à ſon impiété, & qu'il écarte tous ceux qui appuyent l'opinion commune. Il va chercher dans Job qui n'était pas Hébreu ce paſſage équivoque; *comme le nuage qui ſe diſſipe & s'évanouït, ainſi eſt au tombeau l'homme qui ne reviendra plus.*

Et ce vain diſcours d'une pauvre femme à David. *Nous devons mourir : nous ſommes comme l'eau répandue ſur la terre qu'on ne peut plus ramaſſer.*

Et ces verſets du Pſeaume 88. *les morts ne peuvent ſe ſouvenir de toi. Qui pourra te rendre des actions de grace dans la tombe? que me reviendra-t-il de mon ſang, quand je deſcendrai dans la foſſe? La pouſſiere t'addreſſera-t-elle des vœux? déclarera-t-elle la vérité?*

Montreras-tu tes merveilles aux morts? les morts ſe léveront-ils? auras-tu d'eux des prieres?

Le livre de l'Eccléſiaſte (dit-il page 170) eſt encore plus poſitif. *Les vivans ſavent qu'ils mourront; mais les morts ne ſavent rien; point de récompenſe pour eux, leur mémoire périt à jamais.*

Il met ainſi à contribution Ezéchias, Jérémie & tout ce qu'il peut trouver de favorable à ſon ſyſtême.

Cet acharnement à répandre le dogme funeſte de la mortalité de l'ame a ſoulevé contre lui tout le Clergé. Il a tremblé que ſon patron qui penſe comme lui, ne fût pas aſſez puiſſant pour lui faire avoir un Evêché. Quel parti a-t-il pris alors? Celui de dire des injures à tous les Philoſophes. *Quis tulerit Gracchos de ſeditione querentes?* Il a élevé l'étendart du fanatiſme dans une main, tandis que de l'autre il déployait celui de l'irréligion. Par là il a ebloui la cour, & en enſeignant réellement la mortalité de l'ame, & feignant enſuite de l'admettre, il aura probablement l'Evêché qu'il deſire. Chez vous tout chemin mene à Rome; & chez nous tout chemin mene à l'Evêché.

Voilà ce que M. S. écrivait en 1758. & tout ce qu'il a prédit eſt arrivé. Warburton jouït d'un Evêché: il inſulte les Philoſophes. En vain l'Evêque Lowth a pulvériſé ſon livre, il n'en eſt que plus audacieux, il cherche même à perſécuter. Et s'il pouvait, il reſſemblerait au *peachum in the beggars opera* qui ſe donne le plaiſir de faire pendre ſes complices. La plupart des hypocrites ont le regard doux du chat & cachent leurs griffes: Celui-ci découvre les ſiennes en levant une tête hardie, il a été

été ouvertement délateur, & il voudrait être perſécuteur.

Les Philoſophes d'Angleterre lui reprochent l'excès de la mauvaiſe foi, & celui de l'orgueil ; l'Egliſe Anglicane le regarde comme un homme dangereux, les gens de lettres comme un écrivain ſans goût & ſans méthode, qui ne ſait qu'entaſſer citations ſur citations, les politiques comme un brouillon qui ferait revivre s'il pouvait la chambre-étoilée. Mais il ſe moque de tout cela, *he writes about it goddeſſ, and about it.*

Warburton me répondra peut-être qu'il n'a fait que ſuivre le ſentiment de mon oncle & de pluſieurs autres ſavans qui ont tous avoué qu'il n'eſt pas parlé expreſſément de l'immortalité de l'ame dans la loi Judaïque. Cela eſt vrai, il n'y a que des ignorans qui en doutent, & des gens de mauvaiſe foi, qui affectent d'en douter: mais le pieux Bazin diſait que cette doctrine, ſans laquelle il n'eſt point de religion, n'étant pas expliquée dans l'Ancien Teſtament, y doit être ſous-entendue ; qu'elle y eſt virtuellement ; que ſi on ne l'y trouve pas *totidem verbis*, elle y eſt *totidem litteris*, & qu'enfin ſi elle n'y eſt point du tout, ce n'eſt pas à un Evêque à le dire.

Mais mon oncle a toujours ſoutenu que Dieu eſt bon, qu'il a donné l'intelligence à ceux qu'il a favoriſés, qu'il a ſupléé à notre ignorance. Mon oncle n'a point dit d'injures aux ſavans ; il n'a jamais cherché à perſécuter perſonne ; au contraire il a écrit contre l'intolérance le livre le plus honnête, le plus circonſpect, le plus chrétien, le plus rempli de piété

Le livre de l'Eccléſiaſte (dit-il page 170) eſt encore plus poſitif. *Les vivans ſavent qu'ils mourront; mais les morts ne ſavent rien; point de récompenſe pour eux, leur mémoire périt à jamais.*

Il met ainſi à contribution Ezéchias, Jérémie & tout ce qu'il peut trouver de favorable à ſon ſyſtême.

Cet acharnement à répandre le dogme funeſte de la mortalité de l'ame a ſoulevé contre lui tout le Clergé. Il a tremblé que ſon patron qui penſe comme lui, ne fût pas aſſez puiſſant pour lui faire avoir un Evêché. Quel parti a-t-il pris alors? Celui de dire des injures à tous les Philoſophes. *Quis tulerit Gracchos de ſeditione querentes?* Il a élevé l'étendart du fanatiſme dans une main, tandis que de l'autre il déployait celui de l'irréligion. Par là il a ebloui la cour, & en enſeignant réellement la mortalité de l'ame, & feignant enſuite de l'admettre, il aura probablement l'Evêché qu'il deſire. Chez vous tout chemin mene à Rome; & chez nous tout chemin mene à l'Evêché.

Voilà ce que M. S. écrivait en 1758. & tout ce qu'il a prédit eſt arrivé. Warburton jouït d'un Evêché: il inſulte les Philoſophes. En vain l'Evêque Lowth a pulvériſé ſon livre, il n'en eſt que plus audacieux, il cherche même à perſécuter. Et s'il pouvait, il reſſemblerait au *peachum in the beggars opera* qui ſe donne le plaiſir de faire pendre ſes complices. La plupart des hypocrites ont le regard doux du chat & cachent leurs griffes: Celui-ci découvre les ſiennes en levant une tête hardie, il a été

été ouvertement délateur, & il voudrait être perſécuteur.

Les Philoſophes d'Angleterre lui reprochent l'excès de la mauvaiſe foi, & celui de l'orgueil ; l'Egliſe Anglicane le regarde comme un homme dangereux, les gens de lettres comme un écrivain ſans goût & ſans méthode, qui ne ſait qu'entaſſer citations ſur citations, les politiques comme un brouillon qui ferait revivre s'il pouvait la chambre-étoilée. Mais il ſe moque de tout cela, *he writes about it goddeſſ, and about it.*

Warburton me répondra peut-être qu'il n'a fait que ſuivre le ſentiment de mon oncle & de pluſieurs autres ſavans qui ont tous avoué qu'il n'eſt pas parlé expreſſément de l'immortalité de l'ame dans la loi Judaïque. Cela eſt vrai, il n'y a que des ignorans qui en doutent, & des gens de mauvaiſe foi, qui affectent d'en douter : mais le pieux Bazin diſait que cette doctrine, ſans laquelle il n'eſt point de religion, n'étant pas expliquée dans l'Ancien Teſtament, y doit être ſous-entendue ; qu'elle y eſt virtuellement ; que ſi on ne l'y trouve pas *totidem verbis*, elle y eſt *totidem litteris*, & qu'enfin ſi elle n'y eſt point du tout, ce n'eſt pas à un Evêque à le dire.

Mais mon oncle a toujours ſoutenu que Dieu eſt bon, qu'il a donné l'intelligence à ceux qu'il a favoriſés, qu'il a ſupléé à notre ignorance. Mon oncle n'a point dit d'injures aux ſavans ; il n'a jamais cherché à perſécuter perſonne ; au contraire il a écrit contre l'intolérance le livre le plus honnête, le plus circonſpect, le plus chrétien, le plus rempli de piété

qu'on ait fait depuis Thomas à Kempis. Mon oncle quoiqu'un peu enclin à la raillerie était paîtri de douceur & d'indulgence. Il fit pluſieurs pieces de théâtre dans ſa jeuneſſe, tandis que l'Evêque Warburton ne pouvait que commenter des comédies. Mon oncle, quand on ſiflait ſes pieces, ſiflait comme les autres. Si Warburton a fait imprimer Guillaume Shakeſpear avec des notes, l'Abbé Bazin a fait imprimer Pierre Corneille auſſi avec des notes. Si Warburton gouverne une Egliſe, l'Abbé Bazin en a fait bâtir une qui n'aproche pas à la vérité de la magnificence de Mr. le Franc de Pompignan, mais enfin qui eſt aſſez propre. En un mot je prendrai toujours le parti de mon oncle.

CHAPITRE XVI.

CONCLUSION DES CHAPITRES PRE'CE'DENS.

TOut le monde connaît cette réponſe prudente d'un cocher à un batelier; ſi tu me dis que mon caroſſe eſt un bélitre, je te dirai que ton bateau eſt un maraut. Le batelier qui a écrit contre mon oncle a trouvé en moi un cocher qui le mene grand train. Ce ſont-là de ces honnêtetés littéraires dont on ne ſaurait fournir trop d'exemples pour former les jeunes gens à la politeſſe & au bon ton. Mais je préfere encore au beau diſcours de ce cocher l'apophthegme de Montagne, *ne regarde pas qui eſt le plus ſavant, mais*

qui eſt le mieux ſavant. La ſcience ne conſiſte pas à répéter au hazard ce que les autres ont dit, à coudre à un paſſage hébreu qu'on n'entend point, un paſſage grec qu'on entend mal, à mettre dans un nouvel in-douze ce qu'on à trouvé dans un vieil in-folio, à crier,

Nous rédigeons au long de point en point
Ce qu'on penſa, mais nous ne penſons point.

Le vrai ſavant eſt celui qui n'a nourri ſon eſprit que de bons livres & qui à ſçu mépriſer les mauvais, qui ſait diſtinguer la vérité du menſonge, & le vraiſemblable du chimérique, qui juge d'une nation par ſes mœurs plus que par ſes loix, parce que les loix peuvent être bonnes & les mœurs mauvaiſes. Il n'appuye point un fait incroyable de l'autorité d'un ancien auteur. Il peut, s'il veut, faire voir le peu de foi qu'on doit à cet auteur par l'intérêt que cet écrivain à eu de mentir & par le goût de ſon pays pour les fables; il peut montrer que l'auteur même eſt ſuppoſé. Mais ce qui le détermine le plus, c'eſt quand le livre eſt plein d'extravagances; il les réprouve, il les regarde avec dédain, en quelque tems & par quelques mains qu'elles ayent été écrites.

S'il voit dans Tite-Live qu'un Augure a coupé un caillou avec un raſoir, aux yeux d'un étranger nommé Lucumon devenu Roi de Rome, il dit, ou Tite-Live a écrit une ſottiſe, ou Lucumon Tarquin, & l'Augure étaient deux fripons qui trompaient le peuple, pour le mieux gouverner. En un mot le ſot copie, le pédant cite, & le ſavant juge.

Mr. Toxotès qui copie & qui cite & qui eſt incapable de juger, qui ne ſait que dire des injures de batelier à un homme qu'il n'a jamais vu, a donc eu affaire à un cocher qui lui donne les coups de fouet qu'il méritait; & le bout de ſon fouet a ſanglé Warburton.

Tout mon chagrin dans cette affaire eſt que perſonne n'ayant lu la Diatribe de Mr. Toxotès (*), trés-peu de gens liront la réponſe du neveu de l'Abbé Bazin; cependant le ſujet eſt intéreſſant, il ne s'agit pas moins que des Dames & des petits garçons de Babilone, des boucs de Mendès, de Warburton & de l'immortalité de l'ame. Mais tous ces objets ſont épuiſés. Nous avons tant de livres que la mode de lire eſt paſſée. Je compte qu'il s'imprime vingt mille feuilles au moins par mois en Europe. Moi qui ſuis grand lecteur je n'en lis pas la quarantieme partie; que fera donc le reſte du genre humain? Je voudrais dans le fond de mon cœur que le collège des Cardinaux me remerciât d'avoir anathématiſé un Evêque Anglican; que l'Impératrice de Ruſſie, le Roi de Pologne, le Roi de Pruſſe, le Hoſpodar de Valachie & le grand Viſir me fiſſent des complimens ſur ma pieuſe tendreſſe pour l'Abbé Bazin mon oncle qui a été fort connu d'eux. Mais ils ne m'en diront pas un mot, ils ne ſauront rien de ma querelle. J'ai beau proteſter à la face de l'univers que Mr. Toxotès, ne ſçait ce qu'il dit, on me demande qui eſt Mr. Toxotès, & on ne m'écoute pas. Je remarque dans l'amertume de mon cœur que tou-

(*) Toxotès eſt un mot Grec qui ſignifie Larcher.

tes les diſputes littéraires ont une pareille deſtinée. Le monde eſt devenu bien tiède; une ſottiſe ne peut plus être célebre; elle eſt étouffée le lendemain par cent ſottiſes qui cedent la place à d'autres. Les Jéſuites ſont heureux; on parlera d'eux longtems depuis la Rochelle juſqu'à Macao. *Vanitas Vanitatum.*

CHAPITRE XVII.

SUR LA MODESTIE DE WARBURTON, ET SUR SON SYSTÊME ANTIMOSAÏQUE.

LA nature de l'homme eſt ſi faible, & on a tant d'affaires dans cette vie, que j'ai oublié en parlant de ce cher Warburton, de remarquer combien cet Evêque ſerait pernicieux à la religion chrétienne & à toute religion, ſi mon oncle ne s'était pas oppoſé vigoureuſement à ſa hardieſſe.

Les anciens ſages, dit Warburton (*a*), *crurent légitime & utile au public de dire le contraire de ce qu'ils penſaient.*

(*b*) *L'utilité & non la vérité était le but de la religion.*

Il employe un chapitre entier à fortifier ce ſyſtême par tous les exemples qu'il peut accumuler.

Remarquez que pour prouver que les Juifs étaient une nation inſtruite par Dieu même, il dit que la doctrine de l'immortalité de l'ame & d'un jugement a-

(*a*) Tom. II. pag. 89. (*b*) Pag. 91.

près la mort eſt d'une néceſſité abſolue, & que les Juifs ne la connaiſſaient pas. *Tout le monde*, dit-il, (c) *al man kind, & ſpécialement les nations les plus ſavantes & les plus ſages de l'antiquité, ſont convenues de ce principe.*

Voyez, mon cher lecteur, quelle horreur & quelle erreur dans ce peu de paroles qui ſont le ſujet de ſon livre. Si tout l'univers, & particuliérement les nations les plus ſages & les plus ſavantes croyaient l'immortalité de l'ame, les Juifs qui ne la croyaient pas, n'étaient donc qu'un peuple de brutes & d'inſenſés que Dieu ne conduiſait pas. Voilà l'horreur, dans un prêtre qui inſulte les pauvres laïques. Hélas! que n'eût-il point dit contre un laïque qui eût avancé les mêmes propoſitions! Voici maintenant l'erreur.

C'eſt que du tems que les Juifs étaient une petite horde de Bédouins errante dans les déſerts de l'Arabie-pétrée, on ne peut prouver que toutes les nations du monde cruſſent l'ame immortelle. L'Abbé Bazin était perſuadé, à la vérité, que cette opinion était reçue chez les Chaldéens, chez les Perſans, chez les Egyptiens, c'eſt-à-dire, chez les philoſophes de ces nations; mais il eſt certain que les Chinois n'en avaient aucune connoiſſance, & qu'il n'en eſt point parlé dans les cinq Kings qui ſont antérieurs de pluſieurs ſiecles au temps de l'habitation des Juifs dans les déſerts d'Oreb & de Cadès-Barné.

Comment donc ce Warburton en avançant des choſes ſi dangereuſes & en ſe trompant ſi groſſièrement, a-t-il pu attaquer les philoſophes, & particulière-

(c) Ier. vol. p 87.

ment l'Abbé Bazin dont il aurait dû rechercher le ſuffrage ?

N'attribuez cette inconſéquence, mes freres, qu'à la vanité. C'eſt elle qui nous fait agir contre nos intérêts. La raiſon dit : nous hazardons une entrepriſe difficile, ayons des partiſans. L'amour propre crie : écraſons tout pour régner. On croit l'amour propre. Alors on finit par être écraſé ſoi-même.

J'ajouterai encore à ce petit appendix que l'Abbé Bazin eſt le premier qui ait prouvé que les Egyptiens ſont un peuple très-nouveau, quoiqu'ils ſoient beaucoup plus anciens que les Juifs. Nul ſavant n'a contredit la raiſon qu'il en apporte, c'eſt qu'un pays innondé quatre mois de l'année depuis qu'il eſt coupé par des canaux, devait être inondé au moins huit mois de l'année avant que ces canaux euſſent été faits. Or un pays toujours inondé était inhabitable. Il a fallu des travaux immenſes, & par conſéquent une multitude de ſiecles pour former l'Egypte.

Par conſéquent les Syriens, les Babiloniens, les Indiens, les Chinois, les Japonois &c. durent être formés en corps de peuples trés-longtemps avant que l'Egyte pût devenir une habitation tolérable. On tirera de cette vérité les concluſions qu'on voudra, cela ne me regarde pas. Mais y a-t-il bien des gens qui ſe ſoucient de l'antiquité Egyptienne ?

CHAPITRE XVIII.

DES HOMMES DE DIFFE'RENTES COULEURS.

MOn devoir m'oblige de dire que l'Abbé Bazin admirait la ſageſſe éternelle dans cette profuſion de variétés dont elle a couvert notre petit globe. Il ne penſait pas que les huitres d'Angleterre fuſſent engendrées des crocodiles du Nil, ni que les géroffiers des Iles Moluques tiraſſent leur origine des ſapins des Pirénées. Il reſpectait également les barbes des Orientaux, & les mentons dépourvus à jamais de poil folet, que Dieu a donnés aux Américains. Les yeux de perdrix des Albinos, leurs cheveux qui ſont de la plus belle ſoye & du plus beau blond, la blancheur éclatante de leur peau, leurs longues oreilles, leur petite taille d'environ trois pieds & demi, le raviſſaient en extaſe quand il les comparait aux Négres leurs voiſins qui ont de la laine ſur la tête & de la barbe au menton que Dieu a refuſée aux Albinos. Il avait vu des hommes rouges, il en avait vu de couleur de cuivre, il avait manié le tablier qui pend aux Hottentots & aux Hottentotes depuis le nombril juſqu'à la moitié des cuiſſes. O profuſion de richeſſes! s'écriait-il. O que la nature eſt féconde!

Je ſuis bien aiſe de révéler ici aux cinq ou ſix lecteurs qui voudront s'inſtruire daus cette diatribe, que l'Abbé Bazin a été violemment attaqué dans un Journal nommé œconomique que j'ai acheté juſqu'à

préſent, & que je n'acheterai plus. J'ai été ſenſiblement affligé que cet œconome après m'avoir donné une recette infaillible contre les punaiſes & contre la rage, & après m'avoir appris le ſecret d'éteindre en un moment le feu d'une cheminée, s'exprime ſur l'Abbé Bazin avec la cruauté que vous allez voir.

„ (*d*) L'opinion de Mr. l'Abbé Bazin qui croit, „ ou fait ſemblant de croire qu'il y a pluſieurs eſ„ peces d'hommes ; eſt auſſi abſurde que celle de „ quelques philoſophes Payens, qui ont imaginé „ des atomes blancs & des atomes noirs, dont la „ réunion fortuite a produit divers hommes & divers „ animaux."

Mr. l'Abbé Bazin avait vu dans ſes voyages une partie du *reticulum mucoſum* d'un Négre, lequel eſt un fait connu de tous les anatomiſtes de l'Europe. Quiconque voudra faire diſſéquer un Négre (j'entends après ſa mort) trouvera cette membrane muqueuſe noire comme de l'encre de la tête aux pieds. Or ſi ce rézeau eſt noir chez les Négres, & blanc chez nous, c'eſt donc une différence ſpécifique. Or une différence ſpécifique entre deux races forme aſſurément deux races différentes. Cela n'a nul rapport aux atomes blancs & rouges d'Anaxagore qui vivait il y a environ deux mille trois cens ans avant mon oncle.

Il vit non ſeulement des Négres & des Albinos qu'il examina très-ſoigneuſement, mais il vit auſſi quatre rouges qui vinrent en France en 1725. Le

(*d*) Page 309. Recueil de 1745.

même œconome lui a nié ces rouges. Il prétend que les habitans des Iles Caraïbes ne ſont rouges que lorſqu'ils ſont peints. On voit bien que cet homme-là n'a pas voyagé en Amérique. Je ne dirai pas que mon oncle y ait été, car je ſuis vrai; mais voici une lettre que je viens de recevoir d'un homme qui a réſidé longtems à la Guadeloupe, en qualité d'Officier du Roi.

Il y a réellement à la Guadeloupe dans un quartier de la grande terre nommée le Piſtolet dépendant de la paroiſſe de l'anſe Bertrand, cinq ou ſix familles de Caraïbes dont la peau eſt de la couleur de notre cuivre rouge; ils ſont bien faits & ont de longs cheveux. Je les ai vus deux fois. Ils ſe gouvernent par leur propres loix & ne ſont point chrétiens. Tous les Caraïbes ſont rougeâtres &c. Signé Rieu 20 May 1767.

Le Jéſuite Laffiteau qui avait vécu auſſi chez les Caraïbes, convient que ces peuples ſont rouges, (*) mais il attribue en homme judicieux cette couleur à la paſſion qu'ont eu leurs meres de ſe peindre en rouge, comme il attribue la couleur des Négres au goût que les Dames de Congo & d'Angola ont eu de ſe peindre en noir. Voici les paroles remarquables du Jéſuite.

„ Ce goût général dans toute la nation & la vue
„ continuelle de ſemblables objets a dû faire impreſ-
„ ſion ſur les femmes enceintes comme les baguet-
„ tes de diverſes couleurs ſur les brebis de Jacob,
„ & c'eſt ce qui doit avoir contribué en premier
„ lieu à rendre les uns noirs par nature, & les

(*) Mœurs des Sauvages page 68. Tome 1er.

„ autres rougeâtres tels qu'ils le ſont aujourd'hui.

Ajoutez à cette belle raiſon que le Jéſuite Laf-
„ fiteau prétend que les Caraïbes deſcendent en
„ droite ligne des peuples de Carie; vous m'avoue-
„ rez que c'eſt puiſſament raiſonner, comme dit
„ l'Abbé Grizel.

CHAPITRE XIX.

DES MONTAGNES ET DES COQUILLES.

J'Avouerai ingénuement que mon oncle avait le malheur d'être d'un ſentiment oppoſé à celui d'un grand naturaliſte qui prétendait que c'eſt la mer qui a fait les montagnes, qu'après les avoir formées par ſon flux, elle les a couvertes de ſes flots & qu'elle les a laiſſées toutes ſemées de ſes poiſſons pétrifiés.

Voici, mon cher neveu, me diſait-il, quelles ſont mes raiſons. 1. Si la mer par ſon flux avait d'abord fait un petit monticule de quelques pieds de ſable depuis l'endroit où eſt aujourd'hui le Cap de Bonne Eſpérance juſqu'aux dernieres branches du mont Imaüs ou *Mérou*, j'ai grand peur que le reflux n'eût détruit ce que le flux aurait formé.

2. Le flux de l'Océan a certainement amoncelé dans une longue ſuite de ſiecles les ſables qui forment les dunes de Dunkerque & de l'Angleterre,

mais elle n'a pu en faire des rochers ; & ces dunes ſont fort peu élevées.

3. Si en ſix mille ans elle a élevé des monticules de ſable hauts de quarante pieds, il lui aura fallu juſte trente millions d'années pour former la plus haute montagne des Alpes qui a vingt mille pieds de hauteur ; ſuppoſé encore qu'il ne ſe ſoit point trouvé d'obſtacles à cet arrangement, & qu'il y ait toujours eu du ſable à point nommé.

4. Comment le flux de la mer qui s'élevé tout au plus à huit pieds de haut ſur nos côtes aura-t-il formé des montagnes hautes de vingt mille pieds? Et comment les aura-t-il couvertes pour laiſſer des poiſſons ſur les cimes?

5. Comment les marées & les courans auront-ils formé des enceintes preſque circulaires de montagnes telles que celles qui entourent le royaume de Cachemire, le grand Duché de Toſcane, la Savoye & le pays de Vaud?

6 Si la mer avait été pendant tant de ſiecles au-deſſus des montagnes, il aurait donc fallu que tout le reſte du globe eût été couvert d'un autre Océan égal en hauteur, ſans quoi les eaux ſeraient retombées par leur propre poids. Or un Océan qui pendant tant de ſiecles auroit couvert les montagnes des quatre parties du monde, aurait été égal à plus de quarante de nos Océans d'aujourd'hui. Ainſi il faudrait néceſſairement qu'il y eût trente neuf Océans au moins d'évanouïs depuis le tems où ces Meſſieurs prétendent qu'il y a des poiſſons de mer pétrifiés ſur le ſommet des Alpes & du mont Ararat.

7. Conſidérez, mon cher neveu, que dans cette ſuppoſition des montagnes formées & couvertes par la mer, notre globe n'aurait été habité que par des poiſſons. C'eſt je crois l'opinion de Téliamed. Il eſt difficile de comprendre que des marſouins ayent produit des hommes.

8. Il eſt évident que ſi par impoſſible la mer eût ſi longtems couvert les Pirénées, les Alpes, le Caucaſe, il n'y aurait pas eu d'eau douce pour les bipedes & les quadrupedes. Le Rhin, le Rhône, la Saone, le Danube, le Po, l'Euphrate, le Tigre, dont j'ai vu les ſources, ne doivent leurs eaux qu'aux neiges & aux pluyes qui tombent ſur les cimes de ces rochers. Ainſi vous voyez que la nature entiere réclame contre cette opinion.

9. Ne perdez point de vue cette grande vérité, que la nature ne ſe dément jamais. Toutes les eſpeces reſtent toujours les mêmes. Animaux, végétaux, minéraux, métaux; tout eſt invariable dans cette prodigieuſe variété. Tout conſerve ſon eſſence. L'eſſence de la terre eſt d'avoir des montagnes; ſans quoi elle ſerait ſans rivieres, donc il eſt impoſſible que les montagnes ne ſoient pas auſſi anciennes que la terre. Autant vaudrait-il dire que nos corps ont été longtems ſans têtes. Je ſais qu'on parle beaucoup de coquilles. J'en ai vu tout comme un autre. Les bords eſcarpés de pluſieurs fleuves & de quelques lacs en ſont tapiſſés; mais je n'y ai jamais remarqué qu'elles fuſſent les dépouilles des monſtres marins; elles reſſemblent plutôt aux habits déchirés des moules & d'autres petits cruſtacées de

lacs & de rivieres. Il y en a qui ne ſont viſiblement que du talc qui a pris des formes différentes dans la terre. Enfin nous avons mille productions terreſtres qu'on prend pour des productions marines.

Je ne nie pas que la mer ne ſe ſoit avancée trente & quarante lieues dans le Continent, & que des atterriſſemens ne l'ayent contrainte de reculer. Je ſais qu'elle baignait autrefois Ravenne, Fréjus, Aigues-mortes, Alexandrie, Roſette, & qu'elle en eſt à préſent fort éloignée. Mais de ce qu'elle a inondé & quitté tour à tour quelques lieues de terre, il ne faut pas en conclure qu'elle ait été partout. Ces pétrifications dont on parle tant, ces prétendues médailles de ſon long regne me ſont fort ſuſpectes. J'ai vu plus de mille cornes d'Ammon dans les champs vers les Alpes. Je n'ai jamais pu concevoir qu'elles ayent renfermé autrefois un poiſſon Indien nommé Nautilus, qui par parentheſe n'exiſte pas. Elles m'ont paru de ſimples foſſiles tournés en volutes, & je n'ai pas été plus tenté de croire qu'elles avaient été le logement d'un poiſſon des mers de Surate que je n'ai pris les *Conchus veneris* pour des chapelles de Vénus, & les pierres étoilées pour des étoiles. J'ai penſé avec pluſieurs bons obſervateurs que la nature inépuiſable dans ſes ouvrages a pu très-bien former une grande quantité de foſſiles, que nous prenons mal à propos pour des productions marines. Si la mer avait dans la ſucceſſion des ſiecles formé des montagnes de couches de ſable & de coquilles, on en trouverait des lits d'un bout de la terre à l'autre, & c'eſt aſſurément ce qui n'eſt pas vrai, la chaîne.

des hautes montagnes de l'Amérique en eſt abſolument dépourvue. Savez-vous ce qu'on répond à cette objection terrible? *qu'on en trouvera un jour*. Attendons donc au moins qu'on en trouve.

Je ſuis même tenté de croire que ce fameux *Fallun* de Touraine n'eſt autre choſe qu'une eſpece de miniere; car ſi c'était un amas de vrayes dépouilles de poiſſons que la mer eût dépoſé par couches ſucceſſivement & doucement dans ce canton, pendant quarante ou cinquante mille ſiecles, pourquoi n'en aurait-elle pas laiſſé autant en Bretagne & en Normandie? certainement ſi elle a ſubmergé la Touraine ſi longtemps, elle a couvert à plus forte raiſon les pays qui ſont au delà. Pourquoi donc ces prétendues coquilles dans un ſeul canton d'une ſeule province? qu'on réponde à cette difficulté.

J'ai trouvé des pétrifications en cent endroits; j'ai vu quelques écailles d'huitres pétrifiées à cent lieues de la mer. Mais j'ai vu auſſi ſous vingt pieds de terre, des monnoyes romaines, des anneaux de chevaliers, à plus de neuf cens milles de Rome; & je n'ai point dit; ces anneaux, ces eſpeces d'or & d'argent, ont été fabriqués ici. Je n'ai point dit non plus; ces huitres ſont nées ici: J'ai dit; des voyageurs ont aporté ici des anneaux, de l'argent & des huitres.

Quand je lûs il y a quarante ans qu'on avait trouvé dans les Alpes des coquilles de Syrie, je dis, je l'avoue, d'un ton un peu goguenard, que ces coquilles avaient été apparemment aportées par des pélerins qui revenaient de Jéruſalem. Mr. de Buffon m'en reprit très-vertement dans ſa théorie de la terre page

281. Je n'ai pas voulu me brouiller avec lui pour des coquilles; mais je ſuis demeuré dans mon opinion, parce que l'impoſſibilité que la mer ait formé les montagnes m'eſt démontrée. On a beau me dire que le porphire eſt fait de pointes d'ourſin, je le croirai quand je verrai que le marbre blanc eſt fait de plumes d'autruche.

Il y a pluſieurs années qu'un Irlandais, Jéſuite ſecret, nommé Néedham, qui diſait avoir d'excellens microſcopes, crut s'appercevoir qu'il avait fait naître des anguilles avec de l'infuſion de bled ergoté dans des bouteilles. Auſſi-tôt voilà des philoſophes qui ſe perſuadent que ſi un Jéſuite a fait des anguilles ſans germe, on pourra faire de même des hommes. On n'a plus beſoin de la main du grand Demiurgos; le maître de la nature n'eſt plus bon à rien. De la farine groſſiere produit des anguilles, une farine plus pure produira des ſinges, des hommes & des ânes. Les germes ſont inutiles: tout naîtra de ſoi-même. On bâtit ſur cette expérience prétendue un nouvel univers, comme nous faiſions un monde il y a cent ans avec la matiere ſubtile, la globuleuſe & la canelée. Un mauvais plaiſant, mais qui raiſonnait bien, dit qu'il y avait là anguille ſous roche, & que la fauſſeté ſe découvrirait bientôt. En effet il fut conſtaté que les anguilles n'étaient autre choſe que des parties de la farine corrompue qui fermentait: & le nouvel univers diſparut.

Il en avait été de même autrefois. Les vers ſe formaient par corruption dans la viande expoſée à l'air; les philoſophes ne ſoupçonnaient pas que ces vers pouvaient venir des mouches qui dépoſaient leurs œufs

ſur

ſur cette viande, & que ces œufs deviennent des vers avant d'avoir des aîles. Les cuiſiniers enfermerent leurs viandes dans des treillis de toile, alors plus de vers, plus de génération par corruption.

J'ai combattu quelquefois de pareilles chimeres, & ſurtout celle du Jéſuite Néedham. Un des grands agrémens de ce monde, eſt que chacun puiſſe avoir ſon ſentiment ſans altérer l'union fraternelle. Je puis eſtimer la vaſte érudition de Mr. Guignes, ſans lui ſacrifier les Chinois que je croirai toujours la premiere nation de la terre qui ait été civiliſée après les Indiens. Je ſçais rendre juſtice aux vaſtes connoiſſances & au génie de Mr. de Buffon, en étant fortement perſuadé que les montagnes ſont de la datte de notre globe & de toutes les choſes, & même en ne croyant point aux molécules organiques. Je puis avouer que le Jéſuite Néedham déguiſé heureuſement en laïque, a eu des microſcopes, mais je n'ai point prétendu le bleſſer en doutant qu'il eût créé des anguilles avec de la farine.

Je conſerve l'eſprit de charité avec tous les doctes, juſqu'à ce qu'ils me diſent des injures, ou qu'ils me jouent quelque mauvais tour. Car l'homme eſt fait de façon qu'il n'aime point du tout à être vilipendé & vexé. Si j'ai été un peu goguenard, & ſi j'ai par là déplu autrefois à un philoſophe Lapon qui voulait qu'on perçat un trou juſqu'au centre de la terre, qu'on diſſéquât des cervelles de géans pour connaître l'eſſence de la penſée, qu'on exaltât ſon ame pour prédire l'avenir, & qu'on enduisît tous les malades de poix réſine ; c'eſt que ce Lapon m'avait horriblement

molesté, & cependant j'ai bien demandé pardon à Dieu de l'avoir tourné en ridicule; car il ne faut pas affliger son prochain, c'est manquer à la raison universelle.

Au reste j'ai toujours pris le parti des pauvres gens de lettres quand ils ont été injustement persécutés: quand par exemple on a juridiquement accusé les auteurs d'un dictionnaire en vingt volumes in-folio d'avoir composé ce dictionnaire pour faire enchérir le pain, j'ai beaucoup crié à l'injustice.

Ce discours de mon bon oncle me fit verser des larmes de tendresse.

CHAPITRE XX.

DES TRIBULATIONS DE CES PAUVRES GENS DE LETTRES.

QUand mon oncle m'eut ainsi attendri, je pris la liberté de lui dire; Vous avez couru une carriere bien épineuse, je sens qu'il vaut mieux être receveur des finances, ou fermier-général, ou Evêque, qu'homme de lettres; car enfin, quand vous eutes appris le premier aux Français, que les Anglais & les Turcs donnaient la petite vérole à leurs enfans pour les en préserver, vous savez que tout le monde se moqua de vous. Les uns vous prirent pour un hérétique, les autres pour un musulman. Ce fut bien pis lorsque vous vous mêlâtes d'expliquer les découvertes de Neuton dont les Ecoles Welches n'avaient pas encor entendu parler; on vous fit passer pour un ennemi de

la France. Vous hazardâtes de faire quelques tragédies. Zaïre, Oreſte, Sémiramis, Mahomet tombèrent à la premiere repréſentation. Vous ſouvenez-vous, mon cher oncle, comme votre Adélaïde Dugueſclin fut ſiflée d'un bout à l'autre? quel plaiſir c'était! Je me trouvai à la chute de Tancrede; on diſait en pleurant & en ſanglotant, ce pauvre homme n'a jamais rien fait de ſi mauvais.

Vous futes aſſailli en divers temps d'environ ſept cens cinquante brochures, dans leſquelles les uns diſaient, pour prouver que Mérope & Alzire ſont des tragédies déteſtables, que Monſieur votre pere, qui fut mon grand-pere, était un payſan, & d'autres qu'il était revêtu de la dignité de guichetier porte-clefs du Parlement de Paris, charge importante dans l'Etat, mais de laquelle je n'ai jamais entendu parler, & qui n'aurait d'ailleurs que peu de raport avec Alzire & Mérope, ni avec le reſte de l'univers, que tout faiſeur de brochure doit, comme vous l'avez dit, avoir toujours devant les yeux.

On vous attribuait l'excellent livre intitulé *Les hommes* (je ne ſçais ce que c'eſt que ce livre, ni vous non plus) & pluſieurs poëmes immortels, comme la chandele d'Arras, & la poule à ma tante, & le ſecond tome de Candide, & le compere Matthieu. Combien de Lettres anonimes avez-vous reçues? combien de fois vous a-t-on écrit, *donnez-moi de l'argent, ou je ferai contre vous une brochure?* Ceux mêmes à qui vous avez fait l'aumône n'ont-ils pas quelquefois témoigné leur reconnaiſſance par quelque ſatyre bien mordante?

Ayant ainſi paſſé par toutes les épreuves, dites-moi, je vous prie, mon cher Oncle, quels ſont les ennemis les plus implacables, les plus bas, les plus lâches dans la littérature, & les plus capables de nuire?

Le bon Abbé Bazin me répondit en ſoupirant: Mon neveu, après les théologiens, les chiens les plus acharnés à ſuivre leur proie ſont les folliculaires; & après les folliculaires marchent les faiſeurs de cabale au théâtre. Les critiques en hiſtoire & en phyſique ne font pas grand bruit. Gardez-vous ſurtout, mon neveu, du métier de Sophocle & d'Euripide, à moins que vous ne faſſiez vos Tragédies en Latin, comme Grotius qui nous a laiſſé ces belles pieces entiérement ignorées, d'Adam chaſſé, de Jéſus patient & de Joſeph ſous le nom de Sofonfoné qu'il croit un mot Egyptien.

Eh pourquoi, mon Oncle, ne voulez-vous pas que je faſſe des Tragédies ſi j'en ai le talent? Tout homme peut apprendre le Latin & le Grec, ou la Géométrie, ou l'Anatomie; tout homme peut écrire l'hiſtoire, mais il eſt très rare, comme vous ſavez, de trouver un bon poëte. Ne ſerait-ce pas un vrai plaiſir de faire de grands vers bourſouflés dans leſquels des *héros déplorables* rimeraient avec des *exemples mémorables*, & les *forfaits* & *les crimes* avec les *cœurs magnanimes*, & les *juſtes Dieux* avec les *exploits glorieux*? Une fiere actrice ferait ronfler ce galimatias, elle ſerait aplaudie par deux cens jeunes courtaux de boutique, & elle me dirait après la piece, ſans moi vous auriez été ſiflé, vous me devez votre gloire. J'avoue qu'un pareil ſuccès tourne la tête quand on a une noble ambition.

O mon neveu, me répliqua l'Abbé Bazin, je conviens que rien n'eſt plus beau : mais ſouvenez-vous comment l'auteur de Cinna qui avait appris à la nation à penſer & à s'exprimer, fut traité par Claveret, par Chapelain, par Scudéri gouverneur de Nôtre-Dame de la Garde, & par l'Abbé d'Aubignac prédicateur du Roi.

Songez que le prédicateur auteur de la plus mauvaiſe Tragédie de ce temps, & qui pis eſt d'une Tragédie en proſe, appelle Corneille *Maſcarille*; il n'eſt fait, ſelon le prédicateur, que pour vivre avec les portiers de Comédie; *Corneille piaille toujours, ricane toujours, & ne dit jamais rien qui vaille.*

Ce ſont-là les honneurs qu'on rendait à celui qui avait tiré la France de la barbarie : il était réduit pour vivre à recevoir une penſion du Cardinal de Richelieu qu'il nomme *ſon maître.* Il était forcé de rechercher la protection de Montauron, à lui dédier Cinna, à comparer dans ſon épitre dédicatoire Montauron à Auguſte, & Montauron avait la préférence.

Jean Racine égal à Virgile pour l'harmonie & la beauté du langage, ſupérieur à Euripide & à Sophocle, Racine le poëte du cœur, & d'autant plus ſublime qu'il ne l'eſt que quand il faut l'être, Racine le ſeul poëte tragique de ſon temps dont le génie ait été conduit par le goût, Racine le premier homme du ſiecle de Louis XIV. dans les beaux-arts, & la gloire éternelle de la France, a-t-il eſſuyé moins de dégout & d'opprobre ? tous ſes chef-d'œuvres ne furent-ils pas parodiés à la farce dite Italienne?

Viſé, l'auteur du Mercure-Galant, ne ſe déchaîna-

t-il pas toujours contre lui? Subligni ne prétendit-il pas le tourner en ridicule ? vingt cabales ne s'éleverent-elles pas contre tous ſes ouvrages? n'eut-il pas toujours des ennemis, juſqu'à ce qu'enfin le Jéſuite La Chaiſe le rendit ſuſpect de Janſéniſme auprès du Roi, & le fit mourir de chagrin? Mon neveu, la mode n'eſt plus d'accuſer de Janſéniſme, mais ſi vous avez le malheur de travailler pour le théâtre & de réuſſir, on vous accuſera d'être athée.

Ces paroles de mon bon oncle ſe graverent dans mon cœur. J'avais déja commencé une Tragédie; je l'ai jettée au feu, & je conſeille à tous ceux qui ont la manie de travailler en ce genre d'en faire autant.

CHAPITRE XXI.

DES SENTIMENS THÉOLOGIQUES DE FEU L'ABBE' BAZIN.

De la juſtice qu'il rendait à l'antiquité, & de quatre Diatribes compoſées par lui à cet effet.

POur mieux faire connaître la piété & l'équité de l'Abbé Bazin, je ſuis bien aiſe de publier ici quatre Diatribes de ſa façon, compoſées ſeulement pour ſa ſatisfaction particuliere. La premiere eſt ſur la cauſe & les effets. La ſeconde traite de Sanchoniaton, l'un des plus anciens écrivains qui ayent *mis la plume à la main* pour écrire gravement des ſottiſes. La troiſieme eſt ſur l'Egypte, dont il faiſoit aſſez peu

de cas (ce n'eſt pas de ſa diatribe dont il faiſait peu de cas, c'eſt de l'Egypte.) Dans la quatrieme il s'agit d'un ancien peuple à qui on coupa le nez, & qu'on envoya dans le déſert. Cette derniere élucubration eſt très-curieuſe & très-inſtructive.

PREMIERE DIATRIBE

DE Mr. L'ABBÉ BAZIN,

SUR LA

CAUSE PREMIERE.

UN jour le jeune Madétès ſe promenait vers le port de Pirée, il rencontra Platon qu'il n'avait point encore vu. Platon lui trouvant une phiſionomie heureuſe lia converſation avec lui; il découvrit en lui un ſens aſſez droit. Madétès avait été inſtruit dans les belles-lettres, mais il ne ſavait rien, ni en phyſique, ni en géométrie, ni en aſtronomie. Cependant il avoua à Platon qu'il était Epicurien.

Mon fils, lui dit Platon, Epicure était un fort honnête-homme, il vécut & il mourut en ſage; ſa volupté, dont on a parlé ſi diverſement, conſiſtait à éviter les excès: il recommanda l'amitié à ſes diſciples, & jamais précepte n'a été mieux obſervé. Je voudrais faire autant de cas de ſa philoſophie que de ſes mœurs. Connaiſſez-vous bien à fond la doctrine d'Epicure? Madétès lui répondit ingénûment qu'il ne l'avait point étudiée. Je ſais ſeulement, dit-il, que les dieux ne

ſe ſont jamais mêlés de rien, & que le principe de toutes choſes eſt dans les atômes qui ſe ſont arrangés d'eux-mêmes, de façon qu'ils ont produit ce monde tel qu'il eſt.

PLATON.

Ainſi donc, mon fils, vous ne croyez pas que ce ſoit une intelligence qui ait préſidé à cet univers dans lequel il y a tant d'êtres intelligens? voudriez-vous bien me dire quelle eſt votre raiſon d'adopter cette philoſophie?

MADÉTÈS.

Ma raiſon eſt que je l'ai toujours entendu dire à mes amis & à leurs maîtreſſes avec qui je ſoupe; je m'accommode fort de leurs atômes. Je vous avoue que je n'y entends rien; mais cette doctrine m'a paru auſſi bonne qu'une autre; & il faut bien avoir une opinion quand on commence à fréquenter la bonne compagnie; j'ai beaucoup d'envie de m'inſtruire, mais il m'a paru juſqu'ici plus commode de penſer, ſans rien ſavoir.

Platon lui dit: Si vous avez quelque déſir de vous éclairer, je ſuis magicien, & je vous ferai voir des choſes fort extraordinaires; ayez ſeulement la bonté de m'accompagner à ma maiſon de campagne qui eſt à cinq cens pas d'ici, & peut-être ne vous repentirez-vous pas de votre complaiſance. Madétès le ſuivit avec tranſport. Dès qu'ils furent arrivés, Platon lui montra un ſquelette; le jeune homme recula d'horreur à ce ſpectacle nouveau pour lui. Platon lui parla en ces termes.

Conſidérez bien cette forme hideuſe qui ſemble être

le rebut de la nature, & jugez de mon art par tout ce que je vais opérer avec cet aſſemblage informe qui vous a paru ſi abominable.

Premiérement, vous voyez cette eſpece de boule qui ſemble couronner tout ce vilain aſſemblage. Je vais faire paſſer par la parole dans le creux de cette boule une ſubſtance moëlleuſe & douce partagée en mille petites ramifications, que je ferai deſcendre imperceptiblement par cette eſpece de long bâton à pluſieurs nœuds que vous voyez attaché à cette boule, & qui ſe termine en pointe dans un creux. J'adapterai au haut de ce bâton un tuyau par lequel je ferai entrer l'air, au moyen d'une ſoupape qui pourra jouer ſans ceſſe; & bientôt après vous verrez cette fabrique ſe remuer d'elle-même.

A l'égard de tous ces autres morceaux informes qui vous paraiſſent comme des reſtes d'un bois pourri, & qui ſemblent être ſans utilité comme ſans force & ſans grace, je n'aurai qu'à parler & ils ſeront mis en mouvement par des eſpeces de cordes d'une ſtructure inconcevable. Je placerai au milieu de ces cordes une infinité de canaux remplis d'une liqueur qui en paſſant par des tamis ſe changera en pluſieurs liqueurs différentes, & coulera dans toute la machine vingt fois par heure. Le tout ſera recouvert d'une étoffe blanche, moëlleuſe & fine. Chaque partie de cette machine aura un mouvement particulier qui ne ſe démentira point. Je placerai entre ces demi-cerceaux qui ne ſemblent bons à rien un gros réſervoir fait à-peu-près comme une pomme de pin; ce réſervoir ſe contractera & ſe dilatera chaque moment avec

une force étonnante. Il changera la couleur de la liqueur qui paſſera dans toute la machine. Je placerai non loin de lui un ſac percé en deux endroits qui reſſemblera au tonneau des Danaïdes, il ſe remplira & ſe vuidera ſans ceſſe; mais il ne ſe remplira que de ce qui eſt néceſſaire, & ne ſe vuidera que du ſuperflu. Cette machine ſera un ſi étonnant laboratoire de Chymie, un ſi profond ouvrage de méchanique & d'hydraulique, que ceux qui l'auront étudié ne pourront jamais le comprendre. De petits mouvemens y produiront une force prodigieuſe; il ſera impoſſible à l'art humain d'imiter l'artifice qui dirigera cet automate. Mais ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt que cet automate s'étant aproché d'une figure à-peu-près ſemblable, il s'en formera une troiſieme figure. Ces machines auront des idées; elles raiſonneront, elles parleront comme vous, elles pourront meſurer le ciel & la terre. Mais je ne vous ferai point voir cette rareté, ſi vous ne me promettez que quand vous l'aurez vue vous avouerez que j'ai beaucoup d'eſprit & de puiſſance.

MADÉTÈS.

Si la choſe eſt ainſi, j'avouerai que vous en ſavez plus qu'Epicure & que tous les philoſophes de la Grece.

PLATON.

Eh bien, tout ce que je vous ai promis eſt fait. Vous êtes cette machine, c'eſt ainſi que vous êtes formé, & je ne vous ai pas montré la millieme partie des reſſorts qui compoſent votre exiſtence; tous ces reſſorts ſont exactement proportionnés les uns

aux autres ; tous s'aident réciproquement : les uns conſervent la vie, les autres la donnent, & l'eſpece ſe perpétue de ſiecle en ſiecle par un artifice qu'il n'eſt pas poſſible de découvrir. Les plus vils animaux ſont formés avec un appareil non moins admirable, & les ſpheres céleſtes ſe meuvent dans l'eſpace avec une méchanique encor plus ſublime ; jugez après cela ſi un être intelligent n'a pas formé le monde, & ſi vos atômes n'ont pas eu beſoin de cette cauſe intelligente.

Madétès étonné demanda au magicien qui il était. Platon lui dit ſon nom : le jeune homme tomba à genoux, adora Dieu, & aima Platon toute ſa vie.

Ce qu'il y a de très-remarquable pour nous, c'eſt qu'il vécut avec les Epicuriens comme auparavant. Ils ne furent point ſcandaliſés qu'il eût changé d'avis. Il les aima, il en fut toujours aimé. Les gens de ſectes différentes ſoupaient enſemble gaiement chez les Grecs & chez les Romains. C'était le bon temps.

SECONDE DIATRIBE

DE L'ABBÉ BAZIN. DE SANCHONIATON.

SAnchoniaton ne peut être un auteur ſuppoſé. On ne ſuppoſe un ancien livre que dans le même eſprit qu'on forge d'anciens titres pour fonder quelque prétention diſputée. On employa autrefois des fraudes

pieuſes pour apuyer des vérités qui n'avaient pas beſoin de ce malheureux ſecours. De zêlés indiſcrets forgerent de très-mauvais vers Grecs attribués aux Sibylles, des Lettres de Pilate, & l'hiſtoire du magicien Simon qui tomba du haut des airs aux yeux de Néron. C'eſt dans le même eſprit qu'on imagina la donation de Conſtantin & les fauſſes décrétales. Mais ceux dont nous tenons les fragmens de Sanchoniaton, ne pouvaient avoir aucun intérêt à faire cette lourde fripponnerie. Que pouvait gagner Philon de Biblos, qui traduiſit en Grec Sanchoniaton, à mettre cette Coſmogonie ſous le nom de ce Phénicien? c'eſt à-peu-près comme ſi on diſait qu'Héſiode eſt un auteur ſuppoſé.

Euſèbe de Céſarée qui rapporte pluſieurs fragmens de cette traduction faite par Philon de Biblos, ne s'aviſa jamais de ſoupçonner que Sanchoniaton fût un auteur apocriphe. Il n'y a donc nulle raiſon de douter que ſa Coſmogonie ne lui appartienne.

Ce Sanchoniaton vivait à-peu-pres dans le temps où nous plaçons les dernieres années de Moyſe. Il n'avait probablement aucune connaiſſance de Moyſe, puiſqu'il n'en parle pas, quoiqu'il fût dans ſon voiſinage. S'il en avait parlè, Eusèbe n'eût pas manqué de le citer comme un témoignage autentique des prodiges opérés par Moyſe. Eusèbe aurait inſiſté d'autant plus ſur ce témoignage, que ni Manéthon, ni Chérémon, auteurs Egyptiens, ni Eratoſtènes, ni Hérodote, ni Diodore de Sicile qui ont tant écrit ſur l'Egypte, trop occupés d'autres objets, n'ont ja-

mais dit un ſeul mot de ces fameux & terribles miracles qui durent laiſſer d'eux une mémoire durable, & effrayer les hommes de ſiecle en ſiecle. Ce ſilence de Sanchoniaton a même fait ſoupçonner très-juſtement à pluſieurs docteurs qu'il vivait avant Moyſe.

Ceux qui le font contemporain de Gédéon n'appuient leur ſentiment que ſur un abus des paroles de Sanchoniaton même. Il avoue qu'il a conſulté le grand-prêtre Jérombal. Or ce Jérombal, diſent nos critiques, eſt vraiſemblablement Gédéon. Mais pourquoi, s'il vous plaît, ce Jérombal était-il Gédéon? Il n'eſt point dit que Gédéon fût prêtre. Si le Phénicien avait conſulté le Juif, il n'aurait pas admis une Coſmogonie abſolument contraire à la Genèſe : il aurait parlé d'Adam, il n'aurait pas imaginé des générations entiérement différentes de celles que la Genèſe a conſacrées.

Cet ancien auteur Phénicien avoue en propres mots qu'il a tiré une partie de ſon hiſtoire des écrits de Thot qui floriſſait huit-cens ans avant lui. Cet aveu auquel on ne fait pas aſſez d'attention, eſt un des plus curieux témoignages que l'antiquité nous ait tranſmis. Il prouve qu'il y avait donc déja huit-cens ans qu'on avait des livres écrits avec le ſecours de l'Alphabet, & que les nations cultivées pouvaient par ce ſecours s'entendre les unes les autres, & traduire réciproquement leurs ouvrages. Sanchoniaton entendait les livres de Thot écrits en langue Egyptienne. Le premier Zoroaſtre était beaucoup plus ancien, & ſes livres étaient la Catéchèſe des Perſans. Les Caldéens, les Syriens, les Perſans, les Phéniciens, les

Egyptiens, les Indiens, devaient néceſſairement avoir commerce enſemble; & l'écriture Alphabétique devait faciliter ce commerce. Je ne parle pas des Chinois qui étaient depuis long-tems un grand peuple, & compoſaient un monde ſéparé.

Chacun de ces peuples avait déja ſon hiſtoire. Lorſque les Juifs entrerent dans le pays voiſin de la Phénicie, ils pénétrerent juſqu'à la ville de Dabir, qui s'appellait autrefois la ville des lettres. * *Alors Caleb dit, je donnerai ma fille Axa pour femme à celui qui prendra Eta, & qui ruinera la ville des lettres. Et Othoniel fils de Cenès, frere puîné de Caleb, l'ayant priſe, il lui donna pour femme ſa fille Axa.*

Il paraît par ce paſſage que Caleb n'aimait pas les gens de lettres: mais ſi on cultivait les ſciences anciennement dans cette petite ville de Dabir, combien devaient-elles être en honneur dans la Phénicie, dans Sidon & dans Tyr, qui étaient appellés le pays des livres, le pays des archives, & qui enſeignerent leur Alphabet aux Grecs?

Ce qui eſt fort étrange, c'eſt que Sanchoniaton qui commence ſon hiſtoire au même temps où commence la Genèſe, & qui compte le meme nombre de générations, ne fait pas cependant plus de mention du Déluge que les Chinois. Comment la Phénicie, ce pays ſi renommé par ſes expéditions maritimes, ignorait-elle ce grand événement?

Cependant, l'antiquité le croyait; & la magnifique deſcription qu'en fait Ovide eſt une preuve que cette idée était bien générale; car de tous les récits

* Juges chap. 1.

qu'on trouve dans les métamorphoſes d'Ovide, il n'en eſt aucun qui ſoit de ſon invention. On prétend même que les Indiens avaient déja parlé d'un déluge univerſel avant celui de Deucalion. Pluſieurs Brachmanes croyaient (dit-on) que la terre avait eſſuié trois déluges.

Il n'en eſt rien dit dans l'Ezour-Vedam, ni dans le Cormovédam que j'ai lus avec une grande attention; mais pluſieurs miſſionnaires envoyés dans l'Inde, s'accordent à croire que les Brames reconnaiſſent pluſieurs déluges. Il eſt vrai que chez les Grecs on ne connaiſſait que les deux déluges particuliers d'Ogigès & de Deucalion. Le ſeul auteur Grec connu qui ait parlé d'un déluge univerſel eſt Apollodore, qui n'eſt antérieur à notre Ere que d'environ cent quarante ans. Ni Homere, ni Héſiode, ni Hérodote n'ont fait mention du déluge de Noé, & le nom de Noé ne ſe trouve chez aucun ancien auteur prophane.

La mention de ce déluge univerſel faite en détail, & avec toutes ſes circonſtances, n'eſt que dans nos livres ſacrés. Quoique Voſſius & pluſieurs autres ſavans aient prétendu que cette inondation n'a pu être univerſelle, il ne nous eſt pas permis d'en douter. Je ne raporte la Coſmogonie de Sanchoniaton que comme un ouvrage prophane. L'auteur de la Genèſe était inſpiré, & Sanchoniaton ne l'était pas. L'ouvrage de ce Phénicien n'eſt qu'un monument précieux des anciennes erreurs des hommes.

C'eſt lui qui nous aprend qu'un des premiers cultes établis ſur la terre fut celui des productions de la terre même; & qu'ainſi les oignons étaient conſacrès

en Egypte bien longtems avant les ſiecles auxquels nous raportons l'établiſſement de cette coutume. Voici les paroles de Sanchoniaton. „ Ces anciens „ hommes conſacrérent des plantes que la terre a- „ vait produites ; ils les crurent divines: eux & „ leur poſtérité & leurs ancêtres révérerent les cho- „ ſes qui les faiſaient vivre, ils leur offrirent leur „ boire & leur manger. Ces inventions & ce culte „ étaient conformes à leur faibleſſe & à la puſilla- „ nimité de leur eſprit-

Ce paſſage ſi curieux prouve invinciblement que les Egyptiens adorait leurs oignons longtems avant Moyſe; & il eſt étonnant qu'aucun livre Hébraïque ne reproche ce culte aux Egyptiens. Mais voici ce qu'il faut conſidérer. Sanchoniaton ne parle point expreſſément d'un Dieu dans ſa Coſmogonie; tout chez lui ſemble avoir ſon origine dans le cahos, & ce cahos eſt débrouillé par l'eſprit vivifiant qui ſe mêle avec les principes de la nature. Il pouſſe la hardieſſe de ſon ſiſtême juſqu'à dire, *que des animaux qui n'avaient point de ſens, engendrerent des animaux intelligens.*

Il n'eſt pas étonnant après cela qu'il reproche aux Egyptiens d'avoir conſacré des plantes. Pour moi je crois que ce culte des plantes utiles à l'homme, n'était pas d'abord ſi ridicule que Sanchoniaton ſe l'imagine. Thot qui gouvernait une partie de l'Egypte, & qui avait établi la Théocratie huit-cens ans avant l'écrivain Phénicien, était à la fois Prêtre & Roi. Il était impoſſible qu'il adorât un oignon comme le maître du monde; & il était impoſſible qu'il préſentât

tât des offrandes d'oignons à un oignon, cela eût été trop abſurde, trop contradictoire; mais il eſt très-naturel qu'on remerciât les Dieux du ſoin qu'ils prenaient de ſuſtanter notre vie, qu'on leur conſacrât longtemps les plantes les plus délicieuſes de l'Egypte, & qu'on révérât dans ces plantes les bienfaits des Dieux. C'eſt ce qu'on pratiquait de temps immémorial dans la Chine & dans les Indes.

J'ai déja dit ailleurs qu'il y a une grande différence entre un oignon conſacré & un oignon Dieu. Les Egyptiens après Thot conſacrerent des animaux, mais certainement ils ne croyaient pas que ces animaux euſſent formé le ciel & la terre. Le ſerpent d'airain élevé par Moyſe était conſacré, mais on ne le regardait pas comme une divinité. Le Térébinthe d'Abraham, le chêne de Membré étaient conſacrès, & on fit des ſacrifices dans la place même où avaient été ces arbres juſqu'au temps de Conſtantin; mais ils n'étaient point des Dieux. Les Chérubins de l'arche étaient ſacrés & n'étaient pas adorés.

Les prêtres Egyptiens au milieu de toutes leurs ſuperſtitions reconnurent un maître ſouverain de la nature; ils l'appellaient *Knef* ou *Knufi*, ils le repréſentaient par un globe. Les Grecs traduiſirent le mot *Knef* par celui de *Démiourgos*, *Artiſan ſuprême*, *faiſeur du monde.*

Ce que je crois très-vraiſemblable & très-vrai, c'eſt que les premiers légiſlateurs étaient des hommes d'un grand ſens. Il faut deux choſes pour inſtituer un gouvernement, un courage & un bon ſens ſupérieurs à ceux des autres hommes. Ils imaginent

rarement des choſes abſurdes & ridicules qui les expoſeraient au mépris & à l'inſulte. Mais qu'eſt-il arrivé chez preſque toutes les nations de la terre, & ſurtout chez les Egyptiens? Le ſage commence par conſacrer à Dieu le bœuf qui laboure la terre, le ſot peuple adore à la fin le bœuf & les fruits mêmes que la nature a produits. Quand cette ſuperſtition eſt enracinée dans l'eſprit du vulgaire, il eſt bien difficile au ſage de l'extirper.

Je ne doute pas même que quelque Schoen d'Egypte n'ait perſuadé aux femmes & aux filles des bateliers du Nil, que les chats & les oignons étaient de vrais Dieux. Quelques philoſophes en auront douté; & ſûrement ces philoſophes auront été traités de petits eſprits inſolens & de blaſphémateurs; ils auront été anathématiſés & perſécutés. Le peuple Egyptien regarda comme un athée le Perſan Cambiſe adorateur d'un ſeul Dieu, lorſqu'il fit mettre le bœuf Apis à la broche. Quand Mahomet s'éleva dans la Mecque contre le culte des étoiles, quand il dit qu'il ne fallait adorer qu'un Dieu unique dont les étoiles étaient l'ouvrage, il fut chaſſé comme un athée & ſa tête fut miſe à prix. Il avait tort avec nous, mais il avait raiſon avec les Mecquois.

Que conclurons-nous de cette petite excurſion ſur Sanchoniaton? qu'il y a longtemps qu'on ſe moque de nous, mais qu'en fouillant dans les débris de l'antiquité on peut encor trouver ſous ces ruines quelques monumens précieux, utiles à qui veut s'inſtruire des ſotiſes de l'eſprit humain.

TROISIEME DIATRIBE
DE L'ABBÉ BAZIN.
SUR L'EGYPTE.

J'Ai vu les pyramides, & je n'en ai point été émerveillé. J'aime mieux les fours à poulets dont l'invention eſt, dit-on, auſſi ancienne que les pyramides. Une petite choſe utile me plaît ; une monſtruoſité qui n'eſt qu'étonnante n'a nul mérite à mes yeux. Je regarde ces monumens comme des jeux de grands enfans qui ont voulu faire quelque choſe d'extraordinaire ſans imaginer d'en tirer le moindre avantage. Les établiſſemens des Invalides, de St. Cyr, de l'Ecole Militaire, ſont des monumens d'hommes.

Quand on m'a voulu faire admirer les reſtes de ce fameux labyrinthe, de ces palais, de ces temples dont on parle avec tant d'emphaſe, j'ai levé les épaules de pitié, je n'ai vu que des piliers qui ſoutenaient de grandes pierres plates ; nul goût d'architecture, nulle beauté ; du vaſte, il eſt vrai, mais du groſſier : Et j'ai remarqué (je l'ai dit ailleurs) que les Egyptiens n'ont jamais eu rien de beau que de la main des Grecs. Alexandrie ſeule bâtie par les Grecs a fait la gloire véritable de l'Egypte.

A l'égard de leurs ſciences, ſi dans leur vaſte bibliothèque ils avaient eu quelque bon livre d'érudition, les Grecs & les Romains les auraient traduits. Non ſeulement nous n'avons aucune traduction, au-

cun extrait de leurs livres de philoſophie, de morale, de belles lettres, mais rien ne nous aprend qu'on ait jamais daigné en faire.

Quelle idée peut-on ſe former de la ſcience & de la ſagacité d'un peuple qui ne connaiſſait pas même la ſource de ſon fleuve nourricier? Les Ethiopiens qui ſubjuguerent deux fois ce peuple mou, lâche & ſuperſtitieux, auraient bien dû lui apprendre au moins que les ſources du Nil étaient en Ethiopie. Il eſt plaiſant que ce ſoit un Jéſuite Portugais qui ait découvert ces ſources.

Ce qu'on a vanté du gouvernement Egyptien me paraît abſurde & abominable. Les terres, dit-on, étaient diviſées en trois portions. La premiere apartenait aux Prêtres, la ſeconde aux Rois, & la troiſieme aux Soldats. Si cela eſt, il eſt clair que le gouvernement avait été d'abord & très-longtemps théocratique, puiſque les Prêtres avaient pris pour eux la meilleure part. Mais comment les Rois ſouffraient-ils cette diſtribution? apparemment ils reſſemblaient aux Rois fainéans; & comment les Soldats ne détruiſirent-ils pas cette adminiſtration ridicule? Je me flatte que les Perſans, & après eux les Ptolomées, y mirent bon ordre, & je ſuis bien aiſe qu'après les Ptolomées les Romains qui réduiſirent l'Egypte en province de l'Empire aient rogné la portion ſacerdotale.

Tout le reſte de cette petite nation qui n'a jamais monté à plus de trois ou quatre millions d'hommes, n'étaient donc qu'une foule de ſots eſclaves. On loue beaucoup la loi par laquelle chacun était obligé d'exer-

cer la profeſſion de ſon pere. C'était le vrai ſecret d'anéantir tous les talens. Il fallait que celui qui aurait été un bon médecin ou un ſculpteur habile, reſtât berger ou vigneron, que le poltron, la faible reſtât ſoldat, & qu'un ſacriſtain qui ſerait devenu un bon Général d'armée paſſât ſa vie à balayer un temple.

La ſuperſtition de ce peuple eſt ſans contredit ce qu'il y a jamais eu de plus mépriſable. Je ne ſoupçonne point ſes Rois & ſes Prêtres d'avoir été aſſez imbéciles pour adorer ſérieuſement des crocodiles, des boucs, des ſinges & des chats ; mais ils laiſſerent le peuple s'abrutir dans un culte qui le mettait fort au deſſous des animaux qu'il adorait. Les Ptolomées ne purent déraciner cette ſuperſtition abominable, ou ne s'en ſoucierent pas. Les grands abandonnent le peuple à ſa ſotiſe pourvu qu'il obéiſſe. Cléopatre ne s'inquiétait pas plus des ſuperſtitions de l'Egypte qu'Hérode de celles de la Judée.

Diodore raporte que du temps de Ptolomée Auletes, il vit le peuple maſſacrer un Romain qui avait tué un chat par mégarde. La mort de ce Romain fut bien vengée quand les Romains dominerent. Il ne reſte, Dieu merci, de ces malheureux prêtres d'Egypte qu'une mémoire qui doit être à jamais odieuſe. Aprenons à ne pas prodiguer notre eſtime.

QUATRIEME DIATRIBE DE L'ABBÉ BAZIN.

Sur un peuple à qui on a coupé le nez & laiſſé les oreilles.

IL y a bien des ſortes de fables; quelques-unes ne ſont que l'hiſtoire défigureé comme tous les anciens récits de batailles & les faits giganteſques dont il a plu à preſque tous les hiſtoriens d'embellir leurs chroniques. D'autres fables ſont des allégories ingénieuſes; ainſi Janus a un double viſage qui repréſente l'année paſſée & l'année commençante. Saturne qui dévore ſes enfans eſt le temps qui détruit tout ce qu'il a fait naître. Les Muſes filles de la Mémoire vous enſeignent que ſans mémoire on n'a point d'eſprit, & que pour combiner des idées il faut commencer par retenir des idées. Minerve formée dans le cerveau du maître des Dieux n'a pas beſoin d'explication. Vénus la déeſſe de la beauté accompagnée des graces & mere de l'amour, la ceinture de la mere, les fléches & le bandeau du fils, tout cela parle aſſez de ſoi-même.

Des fables qui ne diſent rien du tout, comme barbe-bleue & les contes d'Hérodote, ſont le fruit d'une imagination groſſiere & déréglée qui veut amuſer des enfans, & même malheureuſement des hommes: l'Hiſtoire des deux voleurs qui venaient toutes les nuits prendre l'argent du Roi Rampſinitus & de la fil-

le du Roi qui épouſa un des deux voleurs, l'anneau de Gigès & cent autres facéties, ſont indignes d'une attention ſérieuſe.

Mais il faut avouer qu'on trouve dans l'ancienne hiſtoire des traits aſſez vraiſemblables qui ont été négligés dans la foule, & dont on pourrait tirer quelques lumieres. Diodore de Sicile qui avait conſulté les anciens hiſtoriens d'Egypte, nous raporte que ce pays fut conquis par des Ethiopiens; je n'ai pas de peine à le croire, car j'ai déja remarqué que quiconque s'eſt préſenté pour conquérir l'Egypte en eſt venu à bout en une campagne, excepté nos extravagans Croiſés qui y furent tous tués ou réduits en captivité, parce qu'ils avaient à faire, non aux Egyptiens qui n'ont jamais ſçu ſe battre, mais aux Mammelucs, vainqueurs de l'Egypte & meilleurs ſoldats que les Croiſés. Je n'ai donc nulle répugnance à croire qu'un Roi d'Egypte nommé par les Grecs Amaſis, cruel & efféminé, fut vaincu lui & ſes ridicules prêtres par un chef Ethiopien nommé Actiſan, qui avait aparemment de l'eſprit & du courage.

Les Egyptiens étaient de grands voleurs, tout le monde en convient. Il eſt fort naturel que le nombre des voleurs ait augmenté dans le temps de la guerre d'Actiſan & d'Amaſis. Diodore rapporte d'après les Hiſtoriens du pays, que le vainqueur voulut purger l'Egypte de ces brigands, & qu'il les envoya vers les déſerts de Sinaï & d'Oreb, après leur avoir préalablement fait couper le bout du nez, afin qu'on les reconnût aiſément s'ils s'aviſaient de venir encor voler en Egypte. Tout cela eſt très-probable.

Diodore remarque avec raiſon que le pays où on les envoya ne ſournit aucune des commodités de la vie, & qu'il eſt très-difficile d'y trouver de l'eau & de la nourriture. Telle eſt en effet cette malheureuſe contrée depuis le déſert de Pharam juſqu'auprès d'Eber.

Les nez coupés purent ſe procurer à force de ſoins quelques eaux de citernes, ou ſe ſervir de quelques puits qui fourniſſaient de l'eau ſaumache & mal-ſaine, laquelle donne communément une eſpece de ſcorbut & de lépre. Ils purent encor, ainſi que le dit Diodore, ſe faire des filets avec leſquels ils prirent des cailles. On remarque en effet que tous les ans des troupes innombrables de cailles paſſent au-deſſus de la mer rouge & viennent dans ce déſert. Juſques-là cette hiſtoire n'a rien qui révolte l'eſprit, rien qui ne ſoit vraiſemblable.

Mais ſi on veut en inférer que ces nez coupés ſont les peres des Juifs, & que leurs enfans accoutumés au brigandage s'avancerent peu-à-peu dans la Paleſtine & en conquirent une partie, c'eſt ce qui n'eſt pas permis à des Chrétiens. Je ſais que c'eſt le ſentiment du Conſul Maillet, du ſavant Fréret, de Boulanger, des Herbert, des Bolingbroke, des Toland. Mais quoique leur conjecture ſoit dans l'ordre commun des choſes de ce monde, nos livres ſacrés donnent une toute autre origine aux Juifs, & les font deſcendre des Caldéens par Abraham, Tharé, Nachor, Sarug, Rehu & Phaleg.

Il eſt bien vrai que l'Exode nous apprend que les Iſraëlites avant d'avoir habité ce déſert avaient emporté les robes & les uſtenciles des Egyptiens, & qu'ils

ſe nourrirent de cailles dans le déſert; mais cette légere reſſemblance avec le rapport de Diodore de Sicile, tiré des livres d'Egypte, ne nous mettra jamais en droit d'aſſurer que les Juifs deſcendent d'une horde de voleurs à qui on avait coupé le nez. Pluſieurs auteurs ont en vain tâché d'appuyer cette prophane conjecture ſur le pſeaume 80, où il eſt dit, *Que la fête des trompettes a été inſtituée pour faire ſouvenir le peuple ſaint du temps où il ſortit d'Egypte, & où il entendit alors parler une langue qui lui était inconnue.*

Ces Juifs, dit-on, étaient donc des Egyptiens qui furent étonnés d'entendre parler au delà de la mer rouge un langage qui n'était pas celui d'Egypte; & de là on conclut qu'il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Juifs ſoient les deſcendans de ces brigands que le Roi Actiſanès avait chaſſés.

Un tel ſoupçon n'eſt pas admiſſible: premiérement parce que s'il eſt dit dans l'Exode que les Juifs enleverent les uſtenciles des Egyptiens avant d'aller dans le déſert, il n'eſt point dit qu'ils y aient été relégués pour avoir volé. Secondement, ſoit qu'ils fuſſent des voleurs ou non, ſoit qu'ils fuſſent Egyptiens ou Juifs, ils ne pouvaient guere entendre la langue des petites hordes d'Arabes Bédouins qui erraient dans l'Arabie déſerte au nord de la mer rouge; & on ne peut tirer aucune induction du pſeaume 80. ni en faveur des Juifs ni contre eux. Toutes les conjectures d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Manéthon, d'Eratoſthènes ſur les Juifs, doivent céder ſans contredit aux vérités qui ſont conſacrées dans les livres ſaints. Si ces vé-

Diodore remarque avec raiſon que le pays où on les envoya ne fournit aucune des commodités de la vie, & qu'il eſt très-difficile d'y trouver de l'eau & de la nourriture. Telle eſt en effet cette malheureuſe contrée depuis le déſert de Pharam juſqu'auprès d'Eber.

Les nez coupés purent ſe procurer à force de ſoins quelques eaux de citernes, ou ſe ſervir de quelques puits qui fourniſſaient de l'eau ſaumache & mal-ſaine, laquelle donne communément une eſpece de ſcorbut & de lépre. Ils purent encor, ainſi que le dit Diodore, ſe faire des filets avec leſquels ils prirent des cailles. On remarque en effet que tous les ans des troupes innombrables de cailles paſſent au-deſſus de la mer rouge & viennent dans ce déſert. Juſques-là cette hiſtoire n'a rien qui révolte l'eſprit, rien qui ne ſoit vraiſemblable.

Mais ſi on veut en inférer que ces nez coupés ſont les peres des Juifs, & que leurs enfans accoutumés au brigandage s'avancerent peu-à-peu dans la Paleſtine & en conquirent une partie, c'eſt ce qui n'eſt pas permis à des Chrétiens. Je ſais que c'eſt le ſentiment du Conſul Maillet, du ſavant Fréret, de Boulanger, des Herbert, des Bolingbroke, des Toland. Mais quoique leur conjecture ſoit dans l'ordre commun des choſes de ce monde, nos livres ſacrés donnent une toute autre origine aux Juifs, & les font deſcendre des Caldéens par Abraham, Tharé, Nachor, Sarug, Rehu & Phaleg.

Il eſt bien vrai que l'Exode nous apprend que les Iſraëlites avant d'avoir habité ce déſert avaient emporté les robes & les uſtenciles des Egyptiens, & qu'ils

ſe nourrirent de cailles dans le déſert; mais cette légere reſſemblance avec le rapport de Diodore de Sicile, tiré des livres d'Egypte, ne nous mettra jamais en droit d'aſſurer que les Juifs deſcendent d'une horde de voleurs à qui on avait coupé le nez. Pluſieurs auteurs ont en vain tâché d'appuyer cette prophane conjecture ſur le pſeaume 80, où il eſt dit, *Que la fête des trompettes a été inſtituée pour faire ſouvenir le peuple ſaint du temps où il ſortit d'Egypte, & où il entendit alors parler une langue qui lui était inconnue.*

Ces Juifs, dit-on, étaient donc des Egyptiens qui furent étonnés d'entendre parler au delà de la mer rouge un langage qui n'était pas celui d'Egypte; & de là on conclut qu'il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Juifs ſoient les deſcendans de ces brigands que le Roi Actiſanès avait chaſſés.

Un tel ſoupçon n'eſt pas admiſſible: premiérement parce que s'il eſt dit dans l'Exode que les Juifs enleverent les uſtenciles des Egyptiens avant d'aller dans le déſert, il n'eſt point dit qu'ils y aient été relégués pour avoir volé. Secondement, ſoit qu'ils fuſſent des voleurs ou non, ſoit qu'ils fuſſent Egyptiens ou Juifs, ils ne pouvaient guere entendre la langue des petites hordes d'Arabes Bédouins qui erraient dans l'Arabie déſerte au nord de la mer rouge; & on ne peut tirer aucune induction du pſeaume 80. ni en faveur des Juifs ni contre eux. Toutes les conjectures d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Manéthon, d'Eratoſthènes ſur les Juifs, doivent céder ſans contredit aux vérités qui ſont conſacrées dans les livres ſaints. Si ces vé-

rités qui ſont d'un ordre ſupérieur ont de grandes difficultés, ſi elles atterent nos eſprits, c'eſt préciſément parce qu'elles ſont d'un ordre ſupérieur. Moins nous pouvons y atteindre, plus nous devons les reſpecter.

Quelques écrivains ont ſoupçonné que ces voleurs chaſſés ſont les mêmes que les Juifs qui errerent dans le déſert, parce que le lieu où ils reſterent quelque temps s'appella depuis *Rhinocolure*, *nez coupé*, & qu'il n'eſt pas fort éloigné du mont Carmel, des déſerts de Sur, d'Ethan, de Sin, d'Oreb & de Cadès-Barné.

On croit encor que les Juifs étaient ces mêmes brigands, parce qu'ils n'avaient pas de religion fixe, ce qui convient très-bien, dit-on, à des voleurs; & on croit prouver qu'ils n'avaient pas de religion fixe par pluſieurs paſſages de l'Ecriture même.

L'Abbé de Tilladet dans ſa diſſertation ſur les Juifs prétend que la religion Juive ne fut établie que très-longtemps après. Examinons ſes raiſons.

1°. Selon l'Exode Moyſe épouſa la fille d'un prêtre de Madian nommé Jétro, & il n'eſt point dit que les Madianites reconnuſſent le même Dieu qui apparut enſuite à Moyſe dans un buiſſon vers le mont Horeb.

2°. Joſué qui fut le chef des fugitifs d'Egypte après Moyſe, & ſous lequel ils mirent à feu & à ſang une partie du petit pays qui eſt entre le Jourdain & la mer, leur dit au chap. 24. *Otez du milieu de vous les dieux que vos peres ont adorés dans la Méſopotamie & dans l'Egypte, & ſervez Adonaï .... choiſiſſez ce qu'il vous plaira d'adorer, ou les dieux qu'ont ſervi vos peres dans la Méſopotamie, ou les dieux des Amorrhéens dans la terre deſquels vous habitez.*

3°. Une autre preuve, ajoute-t-on, que leur religion n'était pas encor fixée, c'eſt qu'il eſt dit au livre des Juges chapitre 1er. *Adonaï* (le Seigneur) *conduiſit Juda & ſe rendit maître des montagnes, mais il ne put ſe rendre maître des vallées.*

L'Abbé de Tilladet & Boulanger inferent de là que ces brigands dont les repaires étaient dans les creux des rochers dont la Paleſtine eſt pleine, reconnaiſſaient un Dieu des rochers, & un des vallées.

4°. Ils ajoutent à ces prétendues preuves ce que Jephté dit aux chefs des Ammonites au chap. II. *ce que Chamos votre Dieu poſſede ne vous eſt-il pas dû de droit? de même ce que notre Dieu vainqueur a obtenu doit être en notre poſſeſſion.*

Mr. Fréret infere de ces paroles que les Juifs reconnaiſſaient Chamos pour Dieu auſſi-bien qu'Adonaï, & qu'ils penſaient que chaque nation avait ſa divinité locale.

5°. On fortifie encor cette opinion dangereuſe par ce diſcours de Jérémie au commencement du chap. 49. *Pourquoi le Dieu Melchom s'eſt-il emparé du pays de Gad?* & on en conclut que les Juifs avouaient la divinité du Dieu Melchom.

Le même Jérémie dit au chap. 7. en faiſant parler Dieu aux Juifs: *Je n'ai point ordonné à vos peres au jour que je les tirai d'Egypte de m'offrir des holocauſtes & des victimes.*

6°. Iſaïe ſe plaint au chap. 47. que les Juifs adoraient pluſieurs dieux. *Vous cherchez votre conſolation dans vos dieux au milieu des bocages, vous leur ſacrifiez des petits enfans dans des torrens ſous de grandes*

pierres. Il n'eſt pas vraiſemblable, dit-on, que les Juifs euſſent immolé leurs enfans à des dieux dans des torrens ſous de grandes pierres, s'ils avaient eu alors leur loi qui leur défend de ſacrifier aux dieux.

7°. On cite encor en preuve le prophête Amos qui aſſure au chap. 5. que jamais les Juifs n'ont ſacrifié au Seigneur pendant quarante ans dans le déſert; au contraire, dit Amos, *vous y avez porté le tabernacle de votre Dieu Moloc, les images de vos idoles, & l'étoile de votre Dieu.* (Remphan.)

8°. C'était, dit-on, une opinion ſi conſtante que St. Etienne le premier martyr dit au chap. 7. des actes des Apôtres, que les Juifs dans le déſert adoraient la milice du ciel, c'eſt-à-dire les étoiles, & qu'ils porterent le tabernacle de Moloc, & l'aſtre du Dieu Remphan pour les adorer.

Des ſavans, tels que Mrs. Maillet & Dumarſais, ont conclu des recherches de l'Abbé de Tilladet, que les Juifs ne commencerent à former leur religion telle qu'ils l'ont encor aujourd'hui, qu'au retour de la captivité de Babylone. Ils s'obſtinent dans l'idée que ces Juifs ſi longtemps eſclaves, & ſi longtems privés d'une religion bien nettement reconnue, ne pouvaient être que les deſcendans d'une troupe de voleurs ſans mœurs & ſans loix. Cette opinion paraît d'autant plus vraiſemblable, que le temps auquel le Roi d'Ethiopie & d'Egypte Actiſan bannit dans le déſert une troupe de brigands qu'il avait fait mutiler, ſe raporte au temps auquel on place la fuite des Iſraëlites conduits par Moyſe; car Flavien Joſeph dit que Moyſe fit la guerre aux Ethiopiens; & ce que Joſeph appel-

le guerre pouvait très-bien être réputé brigandage par les hiſtoriens d'Egypte.

Ce qui acheve d'éblouïr ces ſavans, c'eſt la conformité qu'ils trouvent entre les mœurs des Iſraëlites & celles d'un peuple de voleurs ; ne ſe ſouvenant pas aſſez que Dieu lui-même dirigeait ces Iſraëlites, & qu'il punit par leurs mains les peuples de Canaan. Il paraît à ces critiques que les Hébreux n'avaient aucun droit ſur ce pays de Canaan, & que s'ils en avaient ils n'auraient pas dû mettre à feu & à ſang un pays qu'ils auraient cru leur héritage.

Ces audacieux critiques ſuppoſent donc que les Hébreux firent toujours leur premier métier de brigands. Ils penſent trouver des témoignages de l'origine de ce peuple dans ſa haine conſtante pour l'Egypte, où l'on avait coupé les nez de ſes peres, & dans la conformité de pluſieurs pratiques Egyptiennes qu'il retint, comme le ſacrifice de la vache rouſſe, le bouc émiſſaire, les ablutions, les habillemens des prêtres, la circonciſion, l'abſtinence du porc, les viandes pures & impures. Il n'eſt pas rare, diſent-ils, qu'une nation haïſſe un peuple voiſin dont elle a imité les coutumes & les loix. La populace d'Angleterre & de France en eſt un exemple frappant.

Enfin, ces doctes trop confians en leurs propres lumieres dont il faut toujours ſe défier, ont prétendu que l'origine qu'ils attribuent aux Hébreux eſt plus vraiſemblable que celle dont les Hébreux ſe glorifient. *Vous convenez avec nous*, leur dit Mr. Toland, *que vous avez volé les Egyptiens en vous enfuyant de l'Egypte, que vous leur avez pris des vaſes d'or & d'argent,*

& des habits. Toute la différence entre votre aveu & notre opinion c'eſt que vous prétendez n'avoir commis ce larcin que par ordre de Dieu. Mais à ne juger que par la raiſon il n'y a point de voleur qui n'en puiſſe dire autant. Eſt-il bien ordinaire que Dieu faſſe tant de miracles en faveur d'une troupe de fuyards qui avoue qu'elle a volé ſes maîtres? dans quel pays de la terre laiſſerait-on une telle rapine impunie? Suppoſons que les Grecs de Conſtantinople prennent toutes les garderobes des Turcs & toute leur vaiſſelle pour aller dire la Meſſe dans un déſert, en bonne foi, croirez-vous que Dieu noyera tous les Turcs dans la Propontide pour favoriſer ce vol quoiqu'il ſoit fait à bonne intention?

Ces détracteurs ne ſe contentent pas de ces aſſertions auxquelles il eſt ſi aiſé de répondre, ils vont juſqu'à dire que le Pentateuque n'a pu être écrit que dans le temps où les Juifs commencerent à fixer leur culte qui avait été juſques-là fort incertain. Ce fut, diſent-ils, au temps d'Eſdras & de Néhémie. Ils apportent pour preuve le 4e. livre d'Eſdras longtemps reçu pour canonique; mais ils oublient que ce livre a été rejetté par le Concile de Trente. Ils s'apuyent du ſentiment d'Aben-Eſra, & d'une foule de théologiens tous hérétiques; ils s'apuyent enfin de la déciſion de Newton lui-même. Mais que peuvent tous ces cris de l'héréſie & de l'infidélité contre un Concile œcuménique?

De plus, ils ſe trompent en croyant que Newton attribue le Pentateuque à Eſdras. Newton croit que Samuel en fut l'auteur ou plutôt le rédacteur.

C'eſt encor un grand blaſphême de dire avec quel-

ques ſavans que Moyſe tel qu'on nous le dépeint, n'a jamais exiſté; que toute ſa vie eſt fabuleuſe depuis ſon berceau juſqu'à ſa mort; que ce n'eſt qu'une imitation de l'ancienne fable Arabe de Bacchus transmiſe aux Grecs & enſuite adoptée par les Hébreux. Bacchus, diſent-ils, avait été ſauvé des eaux; Bacchus avait paſſé la mer rouge à pied ſec; une colonne de feu conduiſait ſon armée; il écrivit ſes loix ſur deux tables de pierres; des rayons ſortaient de ſa tête. Ces conformités leur font ſoupçonner que les Juifs attribuerent cette ancienne tradition de Bacchus à leur Moyſe. Les écrits des Grecs étaient connus dans toute l'Aſie, & les écrits des Juifs étaient ſoigneuſement cachés aux autres nations. Il eſt vraiſemblable, ſelon ces téméraires, que la métamorphoſe d'Edith femme de Loth en ſtatue de ſel, eſt priſe de la fable d'Euridice; que Samſon eſt la copie d'Hercule, & le ſacrifice de la fille de Jephté imité de celui d'Iphigénie. Ils prétendent que le peuple groſſier qui n'a jamais inventé aucun art, doit avoir tout puiſé chez les peuples inventeurs.

Il eſt aiſé de ruiner tous ces ſyſtêmes en montrant ſeulement que les auteurs Grecs excepté Homere ſont poſtérieurs à Eſdras qui raſſembla & reſtaura les livres canoniques.

Dès que ces livres ſont reſtaurés du temps de Cyrus & d'Artaxerxès, ils ont précédé Hérodote, le premier hiſtorien des Grecs. Non ſeulement ils ſont antérieurs à Hérodote, mais le Pentateuque eſt beaucoup plus ancien qu'Homere.

Si on demande pourquoi ces livres ſi anciens & ſi

divins ont été inconnus aux nations juſqu'au temps où les premiers chrétiens répandirent la traduction faite en Grec ſous Ptolomée Philadelphe, je répondrai qu'il ne nous apartient pas d'interroger la providence. Elle a voulu que ces anciens monumens reconnus pour autentiques, annonçaſſent des merveilles, & que ces merveilles fuſſent ignorées de tous les peuples, juſqu'au temps où une nouvelle lumiere vint ſe manifeſter. Le chriſtianiſme a rendu témoignage à la loi Moſaïque au-deſſus de laquelle il s'eſt élevé, & par laquelle il fut prédit. Soumettons-nous, prions, adorons, & ne diſputons pas.

EPILOGUE.

CE ſont-là les dernieres lignes qu'écrivit mon oncle; il mourut avec cette réſignation à l'être ſuprême, perſuadé que tous les ſavans peuvent ſe tromper, & reconnaiſſant que l'Egliſe Romaine eſt ſeule infaillible. L'Egliſe Grecque lui en ſçut très-mauvais gré, & lui en fit de vifs reproches à ſes derniers momens. Mon oncle en fut affligé; & pour mourir en paix il dit à l'Archevêque d'Aſtracan, allez, ne vous attriſtez pas, ne voyez-vous pas que je vous crois infaillible auſſi? C'eſt du moins ce qui m'a été raconté dans mon dernier voyage à Moſcou. Mais je doute toujours de ces anecdotes qu'on débite ſur les vivans & ſur les mourans.

CHAP.

CHAPITRE XXII.

DÉFENSE D'UN GÉNÉRAL D'ARMÉE ATTAQUÉ PAR DES CUISTRES.

APrès avoir vengé la mémoire d'un honnête prêtre, je cede au noble desir de venger celle de Bélizaire. Ce n'est pas que je croye Bélizaire exempt des faiblesses humaines. J'ai avoué avec candeur que l'Abbé Bazin avait été trop goguenard, & j'ai quelque pente à croire que Bélizaire fut très-ambitieux, grand pillard, & quelquefois cruel, courtisan tantôt adroit, & tantôt mal-adroit. Ce qui n'est point du tout rare.

Je ne veux rien dissimuler à mon cher lecteur. Il sait que l'Evêque de Rome Silvérius fils de l'Evêque de Rome Hormisdas, avait acheté sa Papauté du Roi des Goths Théodat. Il sait que Bélizaire se croyant trahi par ce Pape, le dépouilla de sa simmare Episcopale, le fit revêtir d'un habit de palfrenier, & l'envoya en prison à Patare en Licie. Il sait que ce même Bélizaire vendit la Papauté à un Sous-diacre nommé Vigile pour quatre cens marcs d'or de douze onces à la livre; & qu'à la fin le sage Justinien fit mourir ce bon Pape Silvere dans l'isle Palmaria. Ce ne sont-là que de petites tracasseries de cour dont les panégyristes ne tiennent point de compte.

Justinien & Bélizaire avaient pour femmes les deux plus impudentes carognes qui fussent dans tout l'Empire. La plus grande faute de Bélizaire à mon sens,

divins ont été inconnus aux nations juſqu'au temps où les premiers chrétiens répandirent la traduction faite en Grec ſous Ptolomée Philadelphe, je répondrai qu'il ne nous apartient pas d'interroger la providence. Elle a voulu que ces anciens monumens reconnus pour autentiques, annonçaſſent des merveilles, & que ces merveilles fuſſent ignorées de tous les peuples, juſqu'au temps où une nouvelle lumiere vint ſe manifeſter. Le chriſtianiſme a rendu témoignage à la loi Moſaïque au-deſſus de laquelle il s'eſt élevé, & par laquelle il fut prédit. Soumettons-nous, prions, adorons, & ne diſputons pas.

EPILOGUE.

CE ſont-là les dernieres lignes qu'écrivit mon oncle; il mourut avec cette réſignation à l'être ſuprême, perſuadé que tous les ſavans peuvent ſe tromper, & reconnaiſſant que l'Egliſe Romaine eſt ſeule infaillible. L'Egliſe Grecque lui en ſçut très-mauvais gré, & lui en fit de vifs reproches à ſes derniers momens. Mon oncle en fut affligé; & pour mourir en paix il dit à l'Archevêque d'Aſtracan, allez, ne vous attriſtez pas, ne voyez-vous pas que je vous crois infaillible auſſi? C'eſt du moins ce qui m'a été raconté dans mon dernier voyage à Moſcou. Mais je doute toujours de ces anecdotes qu'on débite ſur les vivans & ſur les mourans.

CHAP.

CHAPITRE XXII.

DÉFENSE D'UN GÉNÉRAL D'ARMÉE ATTAQUÉ PAR DES CUISTRES.

APrès avoir vengé la mémoire d'un honnête prêtre, je cede au noble desir de venger celle de Bélizaire. Ce n'est pas que je croye Bélizaire exempt des faiblesses humaines. J'ai avoué avec candeur que l'Abbé Bazin avait été trop goguenard, & j'ai quelque pente à croire que Bélizaire fut très-ambitieux, grand pillard, & quelquefois cruel, courtisan tantôt adroit, & tantôt mal-adroit. Ce qui n'est point du tout rare.

Je ne veux rien dissimuler à mon cher lecteur. Il sait que l'Evêque de Rome Silvérius fils de l'Evêque de Rome Hormisdas, avait acheté sa Papauté du Roi des Goths Théodat. Il sait que Bélizaire se croyant trahi par ce Pape, le dépouilla de sa simmare Episcopale, le fit revêtir d'un habit de palfrenier, & l'envoya en prison à Patare en Licie. Il sait que ce même Bélizaire vendit la Papauté à un Sous-diacre nommé Vigile pour quatre cens marcs d'or de douze onces à la livre; & qu'à la fin le sage Justinien fit mourir ce bon Pape Silvere dans l'isle Palmaria. Ce ne sont-là que de petites tracasseries de cour dont les panégyristes ne tiennent point de compte.

Justinien & Bélizaire avaient pour femmes les deux plus impudentes carognes qui fussent dans tout l'Empire. La plus grande faute de Bélizaire à mon sens,

fut de ne ſavoir pas être cocu. Juſtinien ſon maître était bien plus habile que lui en cette partie. Il avait épouſé une baladine des rues, une gueuſe qui s'était proſtituée en plein théâtre, & cela ne me donne pas grande opinion de la ſageſſe de cet Empereur, malgré les loix qu'il fit compiler ou plutôt abréger par ſon fripon de Trébonien. Il était d'ailleurs poltron & vain, avare & prodigue, défiant & ſanguinaire; mais enfin il ſut fermer les yeux ſur la lubricité énorme de Théodora; & Bélizaire voulut faire aſſaſſiner l'amant d'Antonine. On accuſe auſſi Bélizaire de beaucoup de rapines.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que le vieux Bélizaire qui n'était pas ſi aveugle que le vieux Juſtinien, lui donna ſur la fin de ſa vie de très-bons conſeils dont l'Empereur ne profita gueres. Un Grec très-ingénieux & qui avait conſervé le véritable goût de l'éloquence dans la décadence de la littérature, nous a tranſmis ces converſations de Bélizaire avec Juſtinien. Dès qu'elles parurent, tout Conſtantinople en fut charmé. La quinzieme converſation ſurtout enchanta tous les eſprits raiſonnables.

Pour avoir une parfaite connaiſſance de cette anecdote, il faut ſavoir que Juſtinien était un vieux fou qui ſe mêlait de théologie. Il s'aviſa de déclarer par un édit en 564. que le corps de Jéſus-Chriſt avait été impaſſible & incorruptible, & qu'il n'avait jamais eu beſoin de manger ni pendant ſa vie ni après ſa réſurrection.

Pluſieurs Evêques trouverent ſon édit fort ſcandaleux. Il leur annonça qu'ils ſeraient damnés dans l'au-

tre monde & perſécutés dans celui-ci, & pour le prouver par les faits il exila le Patriarche de Conſtantinople & pluſieurs autres prélats, comme il avait exilé le Pape Silvere.

C'eſt à ce ſujet que Bélizaire fait à l'Empereur de très-ſages remontrances. Il lui dit qu'il ne faut pas damner ſi légérement ſon prochain, encor moins le perſécuter; que Dieu eſt le pere des hommes; que ceux qui ſont en quelque façon ſes images ſur la terre (ſi on oſe le dire) doivent imiter ſa clémence, & qu'il ne fallait pas faire mourir de faim le Patriarche de Conſtantinople ſous prétexte que Jéſus-Chriſt n'avait pas eu beſoin de manger. Rien n'eſt plus tolérant, plus humain, plus divin peut-être que cet admirable diſcours de Bélizaire. Je l'aime beaucoup mieux que ſa derniere campagne en Italie dans laquelle on lui reprocha de n'avoir fait que des ſotiſes.

Les ſavans, il eſt vrai, penſent que ce diſcours n'eſt pas de lui, qu'il ne parlait pas ſi bien, & qu'un homme qui avait mis le Pape Silvere dans un cu-de-baſſe-foſſe, & vendu ſa place quatre cens marcs d'or de douze onces à la livre, n'était pas homme à parler de clémence & de tolérance; ils ſoupçonnent que tout ce diſcours eſt de l'éloquent Grec Marmontelos qui le publia. Cela peut être. Mais conſidérez, mon cher lecteur, que Bélizaire était vieux & malheureux: alors on change d'avis, on devient compatiſſant.

Il y avait alors quelques petits Grecs envieux, pédans ignorans, & qui faiſaient des brochures pour gagner du pain. Un de ces animaux nommé Cogeos, eut l'impudence d'écrire contre Bélizaire, parce qu'il

croyait que ce vieux Général était mal en cour.

Bélizaire depuis sa disgrace était devenu dévôt; c'est souvent la ressource des vieux courtisans disgraciés, & même encor aujourd'hui les grands Visirs prennent le parti de la dévotion, quand au lieu de les étrangler avec un cordon de soye on les relegue dans l'isle de Mitilene. Les belles dames aussi se font dévotes, comme on sait, vers les cinquante ans, surtout si elles sont bien enlaidies; & plus elles sont laides, plus elles sont ferventes. La dévotion de Bélizaire était très-humaine; il croyait que Jésus-Christ était mort pour tous, & non pas pour plusieurs. Il disait à Justinien que Dieu voulait le bonheur de tous les hommes: & cela même tenait encor un peu du courtisan; car Justinien avait bien des péchés à se reprocher; & Bélizaire dans la conversation lui fit une peinture si touchante de la miséricorde divine, que la conscience du malin vieillard couronné en devait être rassurée.

Les ennemis secrets de Justinien & de Bélizaire susciterent donc quelques pédans qui écrivirent violemment contre la bonté de Dieu. Le folliculaire Cogeos entr'autres s'écria dans sa brochure page 63. *Il n'y aura donc plus de réprouvés!* Si-fait, lui répondit-on, tu seras très-réprouvé: console-toi, l'ami; sois réprouvé toi & tes semblables, & sois sûr que tout Constantinople en rira. Ah! cuistres de collège, que vous êtes loin de soupçonner ce qui se passe dans la bonne compagnie de Constantinople!

POST-SCRIPTUM.

DÉFENSE D'UN JARDINIER.

LE même Cogeos attaqua non moins cruellement un pauvre jardinier d'une province de Capadoce, & l'accuſa page 54. d'avoir écrit ces propres mots, *Notre religion avec toute ſa révélation n'eſt, & ne peut-être que la religion naturelle perfectionnée.*

Voyez, mon cher lecteur, la malignité & la calomnie! Ce bon jardinier était un des meilleurs chrétiens du canton, qui nourriſſait les pauvres des légumes qu'il avait ſemées, & qui pendant l'hyver s'amuſait à écrire pour édifier ſon prochain qu'il aimait. Il n'avait jamais écrit ces paroles ridicules & preſque impies, *avec toute ſa révélation* (une telle expreſſion eſt toujours mépriſante;) cet homme *avec tout ſon latin*, ce *critique avec tout ſon fatras*. Il n'y a pas un ſeul mot dans ce paſſage du jardinier qui ait le moindre rapport à cette imputation. Ses œuvres ont été recueillies, & dans la derniere édition de 1764. page 252, ainſi que dans toutes les autres éditions; on trouve le paſſage que Cogeos ou Cogé a ſi lâchement falſifié. Le voici en Français tel qu'il a été fidélement traduit du Grec.

„ Celui qui penſe que Dieu a daigné mettre un „ raport entre lui & les hommes, qu'il les a fait „ libres, capables du bien & du mal, & qu'il leur

„ a donné à tous ce bon ſens qui eſt l'inſtinct de
„ l'homme, & ſur lequel eſt fondée la loi naturel-
„ le, celui-là ſans doute a une religion, & une re-
„ ligion beaucoup meilleure que toutes les ſectes
„ qui ſont hors de notre égliſe; car toutes ces ſec-
„ tes ſont fauſſes, & la loi naturelle eſt vraie. No-
„ tre religion révélée n'eſt même, & ne pouvait ê-
„ tre que cette loi naturelle perfectionnée. Ain-
„ ſi le Theïſme eſt le bon ſens qui n'eſt pas en-
„ core inſtruit de la révélation, & les autres reli-
„ gions ſont le bon ſens perverti par la ſuperſti-
„ tion".

Ce morceau avait été honoré de l'approbation du Patriarche de Conſtantinople & de pluſieurs Evêques; il n'y a rien de plus chrétien, de plus catholique, de plus ſage.

Comment donc ce Cogé oſa-t-il mêler ſon venin aux eaux pures de ce jardinier? Pourquoi voulut-il perdre ce bon homme & faire condamner Bélizaire? N'eſt ce pas aſſez d'être dans la derniere claſſe des derniers écrivains? faut-il encor être fauſſaire? Ne ſavais-tu pas, ô Cogé, quels chatimens étaient ordonnés pour les crimes de faux? Tes pareils ſont d'ordinaire auſſi mal inſtruits des loix que des principes de l'honneur. Que ne liſais-tu les inſtituts de Juſtinien au tire de *Publicis judiciis*, & la loi *Cornelia*.

Ami Cogé, la falſification eſt comme la poligamie; *c'eſt un cas, un cas pendable.*

Ecoute, miſérable, voi combien je ſuis bon, je te pardonne.

DERNIER AVIS

AU LECTEUR.

AMi lecteur, je vous ai entretenu des plus grands objets qui puiſſent intéreſſer les doctes, de la formation du monde ſelon les Phéniciens, du déluge, des dames de Babilone, de l'Egypte, des Juifs, des montagnes & de Ninon : Vous aimez mieux une bonne comédie, un bon opéra-comique, & moi auſſi. Réjouiſſez-vous; & laiſſez ergoter les pédans. La vie eſt courte. Il n'y a rien de bon, dit Salomon, que de vivre avec ſon amie, & de ſe réjouir dans ſes œuvres.

TABLE DES CHAPITRES.

EXORDE. *Dans lequel on avoue que feu Mr. l'Abbé Bazin était un peu railleur, & qu'il croyait que les Chinois ne deſcendaient pas plus des Egyptiens que des Bas-Bretons.* Page 6.

CHAP. I. *De la Providence, où l'on releve une inadvertence aſſez impie d'un ennemi de mon oncle.* 7

CHAP. II. *L'apologie des dames contre le Sr. Larcher du College Mazarin, ennemi juré du Beau-Sexe.* 9

CHAP. III. *Où l'on montre que Mr. Larcher ne ſait point l'Alcoran.* 14

CHAP. IV. *Des Romains & d'un décret ridicule.* 16

CHAP. V. *De la Sodomie, où l'on prouve contre Mr. Larcher que ce crime n'a jamais été autoriſé.* 17

CHAP. VI. *De l'inceſte, où l'on prouve que l'inceſte n'était point permis par la loi chez les Perſans.* 20

CHAP. VII. *De la beſtialité, où l'on prouve que ce crime infame n'a jamais été d'un uſage public en Egypte, comme le prétend Mr. Larcher.* 23

CHAP. VIII. *D'Abraham & de Mlle. Ninon l'Enclos, où l'on relance vertement le téméraire Larcher qui a comparé Sara à Ninon page 145. de ſon ſupplément à la philoſophie de l'hiſtoire, & où l'on juſtifie Ninon contre une imputation impertinente.* 26

CHAP. IX. *De Thèbes d'Egypte, contre pluſieurs grands ſavans & grands exagérateurs, dans lequel on inſinue qu'il faut réduire les choſes à leur juſte meſure.* 30

CHAP. X. *Des Schoen d'Egypte, où l'on montre qu'un Schoen doit être honnête.* 33

CHAP. XI. *Du Temple de Tyr & de ſon antiquité.* 34

CHAP. XII. *Des Chinois, & de la néceſſité que pluſieurs ſiecles ſe ſoient écoulés avant la fondation d'un grand Empire.* 36

CHAP. XIII. *De l'Inde, du Védam, & ſurtout de l'Ezour-Védam, livre Indien très-curieux, envoyé par feu l'Abbé Bazin à la bibliothèque du Roi. Ce chapitre contient une terrible réponſe à la témérité de l'héréti-que Warburton.* 39

CHAP. XIV. *Savoir ſi les Juifs haïſſaient les autres nations & ſi on hait Warburton.* 43

CHAP. XV. *Repréſailles contre Warburton.* 46

CHAP. XVI. *Concluſion qui fait voir le néant de tout ce que deſſus.* 50

CHAP. XVII. *Où il eſt amplement traité du ſyſtême antimoſaïque de Warburton, ce qui n'eſt pas choſe de néant.* 53

CHAP. XVIII. *Des hommes de différentes couleurs.* 56

CHAP. XIX. *Des montagnes & des coquilles, où l'on ſoutient l'opinion de l'Abbé Bazin contre Mr. de Buffon avec la circonſpection requiſe.* 59

CHAP. XX. *Des tribulations de ces pauvres gens de lettres.* 66

CHAP. XXI. *Des ſentimens théologiques de feu l'Abbé Bazin, de la juſtice qu'il rendait à l'antiquité, & de quatre Diatribes compoſées par lui à cet effet.* 70

1. DIATRIBE. *De l'Abbé Bazin, ſur la cauſe premiere.* 71

2. DIATRIBE, *ſur Sanchoniaton, l'un des plus anciens auteurs que nous ayons, ou que nous n'avons plus.* 75

3. DIATRIBE, *ſur l'Egypte.* 83

4. DIATRIBE, *ſur un peuple à qui on a coupé le nez & laiſſé les oreilles.* 86

TABLE DES CHAPITRES.

EPILOGUE, *contenant la mort & les dernieres paroles de l'Abbé Bazin.* 96

CHAP. XXII. *Défense d'un Général d'armée attaqué par des Cuistres.* 97

Défense d'un jardinier. 101

Dernier avis au lecteur. 103

TABLE DES CHAPITRES.

PRÉLOGUE ; contenant la mort & les dernieres paroles de l'Abbé Dunin. 90

CHAP. XXII. Défenſe d'un Général d'armée attaqué par des Cenſeurs. 97

Défenſe d'un Jardinier. 101

Parler soir ou bellum. 103

BRITISH MUSEUM 27FF83